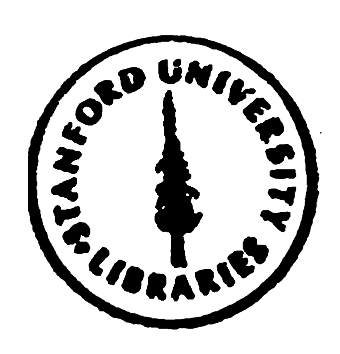
BARTHE
L'HOMME
PERSONNEL


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Barthe

L'homme pers



Barthe

L'Homme Personnel
(1778)

Paris 1778

Th Arndt



L'HOMME PERSONNEL,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES,

ET EN VERS.

Par M. BARTHE, des Académies de Marseille & de Lyon.

Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre de la Comédie Françaife, le 21 Février 1778.

Gnathon *ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'il n'étoient point.*

Caract. de la Bruyere, tom. 2.



A PARIS,

Chez DIDOT, l'aîné, Imprimeur & Libraire, Rue Pavée.

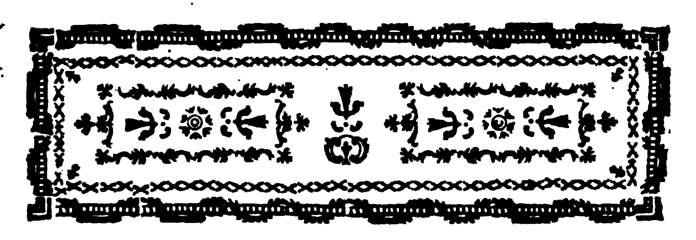
M. DCC. LXXVIII.

ACTEURS.

M. DE SOLIGNI, Homme perſonnel.	*M. Molé.*
M. DE GERCOUR, ſon oncle.	*M. Préville.*
JULIE, ſa ſœur.	*Mlle. Doligny.*
M. DE SAINT-GERAN, ſon ami.	M. *Delarive.*
Mad. DE MELFON, jeune veuve.	M*ad. Préville.*
Mad. DE LIMEUIL, mere de mad. de Melfon.	M*d. Drouin.*
M. DE LIMEUIL, amant ſecret de Julie.	M. *Monvel.*
DUPRÉ, valet de Soligni.	M. *Augé.*
Un MEDECIN.	M. *Des Eſſarts.*
Un NOTAIRE.	M. *Dauberval.*
Un PORTIER.	M. *Bellemont.*
Un LAQUAIS, perſonnage muet.	

La Scene eſt dans une maiſon commune à M. de Gercour & Mad. de Limeuil.





L'HOMME, PERSONNEL, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LIMEUIL, JULIE.

JULIE.

C'Eſt auſſi trop ſouvent vous plaindre de mon frere.
En quoi donc, je vous prie, a-t-il pu vous déplaire?

LIMEUIL.

Mais, je crains que ſon cœur ne ſoit un peu glacé.
Pour vous ſi rarement je le vois empreſſé!
Beaucoup moins que le ſien votre intérêt le touche;
Jamais un mot flatteur n'eſt ſorti de ſa bouche:
Je lui parle de vous; il eſt froid & diſtrait.
Craint-il, en vous louant, de paroître indiſcret?
(*à lui-même.*)
A cette amitié-là je ne puis rien entendre.
Un frere!

JULIE.

Mais, c'eſt vous que j'ai peine à comprendre.
Il eſt, vous le ſavez, épris de votre ſœur.
Vous dites que l'amour peut ſeul remplir un cœur;
Qu'on ne voit, en aimant, que l'objet qui ſait plaire;
Que rien... ce ſont vos mots, ne peut nous en diſtraire:

Chr. Hausner

Et, près de ce qu'il aime, il faut, ſi je vou
Qu'il n'ait d'attentions, de regards, que p

LIMEUIL.

Lui, de ma ſœur épris ! Je doute qu'il l'a

JULIE.

Fort bien! Sur ſon amour vous l'attaquez
De ce que je lui dois, ſoyez du moins fr
(A me baiſer la main vous êtes occupé !)
Une fois, s'il ſe peut, ſoyez juſte. Mon f
Attend tout de notre oncle ; & les moyen
D'être utile à cet oncle, il me les donne
Je vivois ſi loin d'eux, par exemple, & de

LIMEUIL.

De moi ! Vous me comptez!

JULIE.

Je... vous nomn

LIMEUIL.

Ce mot, ne croyez pas que jamais je l'oul

JULIE.

Parler de vous, Monſieur, ſeroit-ce vous

LIMEUIL.

Non ; mais daignez ainſi quelquefois me nom

JULIE.

Graces à ſes conſeils, mon oncle m'a mand
De m'appeller, mon frere eut le premier l'

LIMEUIL.

Sur ce point, par exemple, aiſément je vou
De garder un malade, il goûtoit peut l'en

JULIE.

Mais à noircir les gens, vous excellez, je
Et c'eſt mettre à profit la moindre circonſt
Quelquefois il a craint pour un oncle ador
« *Ma ſœur, veillez mon oncle.*

LIMEUIL.

» *Et moi, je*

JULIE, *le regarde d'un air piq*

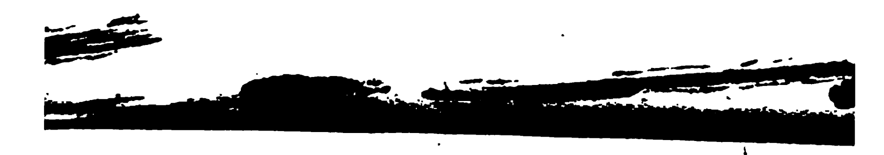
On ordonne les eaux ; & voilà que mon fr
Se repoſe ſur moi d'une ſanté ſi chere ;
Il confie à mes ſoins nos communs intérêts.

LIMEUIL, *ſe détournant pour n'être pas*

Et dans Paris gaîment promene ſes regrets.

JULIE.

Que la prévention eſt difficile à vaincre!
Oh ! ſi ce dernier trait ne ſauroit vous conv
Il faut que je renonce à vous perſuader.
(D'un air moitié railleur, pourquoi me
On a parlé pour moi de pluſieurs mariages
Seul, il en a ſaiſi tous les déſavantages.
Il a craint, il a vu mon bonheur comprom



A sû se refuser aux vœux de ses amis :
Sourd à l'ambition, sourd à l'intérêt même,
D'une sagacité, comme d'un zele extrême ;
Que direz-vous encor ? Ce zele, cette ardeur
Pourroient bien, rêvez-y, cacher quelque noirceur.

LIMEUIL, *à part.*

Ce que je vois le mieux, c'est qu'elle aime son frere.

SCENE II.

Mad. DE LIMEUIL, JULIE, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *derriere le Théâtre.*

Que d'importunités ! J'étois bien dans ma terre;
On m'écrit, on me presse, on me fait accourir.

JULIE, *effrayée.*

Ah ! contre lui, Monsieur, n'allez plus discourir :
Ne le desservez pas.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

Mad. DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *à elle même.*

Remarier ma fille !
Eh ! n'a-t-on pas assez de sa propre famille
Pour n'être point heureux, pour se contrarier ?
O Ciel ! se marier, toujours se marier !
Elle a souffert cinq ans, (moi guere plus de trente,)
Et veut encor souffrir ! Mais pour que j'y consente...
(*à Limeuil.*)
Ah vous voilà, mon fils ; tant mieux. Vîte, avancez,
Et dites-moi d'abord ce que vous en pensez.
Vous vivez avec lui : dans le vrai, quel homme est-ce ?

LIMEUIL, *embarrassé.*

Qui ?

Mad. DE LIMEUIL.

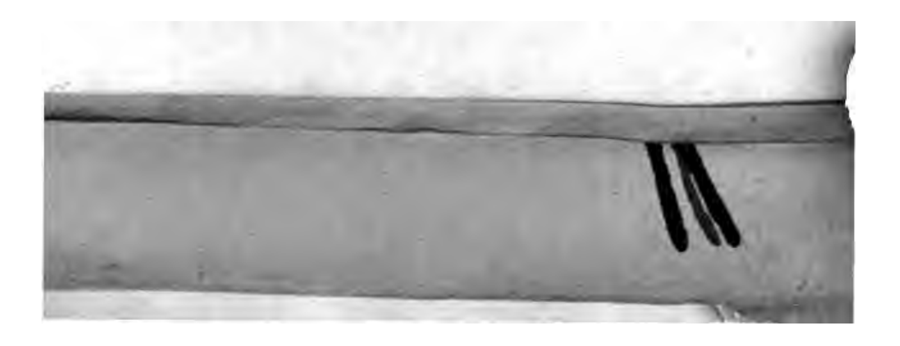
Qui ?

LIMEUIL.

Mais, pour répondre, il faut que je connoisse...

Mad. DE LIMEUIL.

Aussi connoissez-vous, & vous feignez, je crois.
Celui, Monsieur, celui pour qui l'on m'a vingt fois
Écrit, récrit, parlé ; celui pour qui j'arrive ;





L'objet d'un goût recent, d'une passion vive;
(Car votre sœur est folle) enfin, Monsieur, celui
Qu'un oncle très-pressant voudroit, dès aujourd'hui,
Vous donner pour beau-frere, & me donner pour gendre.
Je suppose à présent que vous devez m'entendre.

LIMEUIL.

Le frere de Julie?

Mad. DE LIMEUIL, *étonnée*.

Oui, de Julie.... Eh bien?

LIMEUIL.

Ma mere, je suis vrai: je sors d'un entretien.
Avec la sœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Laissons la sœur, je vous conjure.

LIMEUIL.

Ne la trouvez-vous point d'abord d'une figure?...

Mad. DE LIMEUIL.

Eh! ce n'est point la sœur qu'il s'agit d'épouser;
C'est Soligni, le frere.

LIMEUIL.

Oui. Daignez m'excuser.
Julie est si charmante!... Un caractere aimable.

Mad. DE LIMEUIL, *à elle-même*.

Bon, il aime la sœur!

LIMEUIL.

C'est une ame adorable!

Mad. DE LIMEUIL, *à elle-même*.

Ah Ciel!

LIMEUIL.

D'une douceur, d'une sincérité!...

Mad. DE LIMEUIL.

Eh qui donc? Soligni?

LIMEUIL.

C'est l'ingénuité!...

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni?

LIMEUIL.

J'en connois d'aussi belles peut-être;
Mais qui le soient toujours sans vouloir le paroitre,
Qui veuillent bien, comme elle, ignorer leurs attraits.
Dont un regard modeste embellisse les traits,
Dont la naïveté ne soit pas sans finesse;
Qui jamais dans autrui ne voyant ce qui blesse,
Pensent dans tous les cœurs voir leurs propres vertus;
Dont même les erreurs soient un charme de plus;
Je crois qu'il en est peu, sans flatter ni médire,
Et son oncle, ses gens, tout Paris peut le dire.

Mad. DE LIMEUIL.

Te moques-tu de moi? C'est peu, pour mon repos;
De vouloir follement t'ériger en Héros;



De chérir un état qui m'eſt antipathique;
(Qu'on devroit interdire à tout enfant unique;
Oui, l'état militaire) il faut, à mon retour,
Il faut te voir encore atteint d'un fol amour.
Les enfans! A ce point ſi la ſœur vous eſt chere,
Vous êtes, à coup-ſûr, très-engoué du frere?

LIMEUIL.

C'eſt un homme d'eſprit.

Mad. DE LIMEUIL.

L'eſprit me touche peu.

LIMEUIL.

Un oncle, riche.

Mad. DE LIMEUIL.

Après? Je parle du neveu.

LIMEUIL.

Très-aimé de ſa ſœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Encor la ſœur!

LIMEUIL.

Qu'on fête,
Qu'on accueille par-tout.

Mad. DE LIMEUIL.

Tant-pis; mais j'ai la tête
Pleine de ces propos; propos de votre ſœur,
Que vous me répétez, & que je ſais par cœur.

LIMEUIL, *regardant au fond du Théâtre.*

Monſieur de Saint-Géran pourroit mieux vous inſtruire.

SCENE IV.

SAINT-GERAN, Mad. DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *ſalue Saint-Géran.*

MEme avec de l'eſprit, on ſe laiſſe ſéduire.

St. GERAN, *alarmé.*

Madame, cet hymen eſt donc preſque arrêté?

Mad. DE LIMEUIL.

Très-vivement du moins il eſt ſollicité:
Plus que le neveu même, ardent, prêt à conclure,
Le viel oncle m'obſede, & veut ma ſignature.

(*Elle retourne vers ſon Fils.*)

St. GERAN.

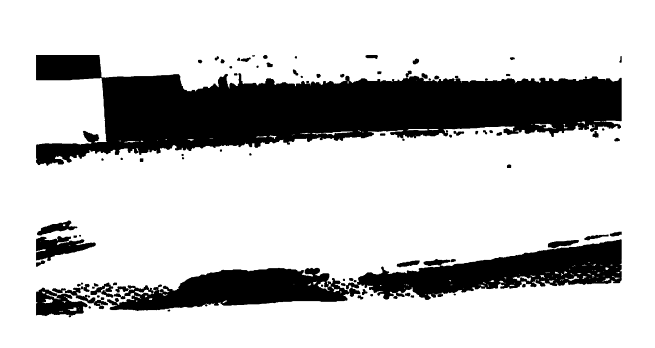
Et Monſieur de Gercour eſt arrivé?

Mad. DE LIMEUIL, *à ſon fils.*

Je voi
Que je n'obtiendrai point la vérité de toi.
Amoureux de la Sœur, déſobliger le frere,
C'eſt-là très-prudemment ce qu'il ne faut pas faire.







Barthe

L'Homme Personnel
(1773)
Paris 1778

J'arrive fatigué, pour loger sur la rue ;
Monsieur, de mon jardin, aime, dit-on la vue ;
Et, quand je suis absent, vient s'établir chez moi.
Je n'ai pu fermer l'œil.

DUPRÉ, *bas à St. Géran.*

Daignez sur cet emploi...

GERCOUR.

Dès qu'il sera rentré, tu viendras me le dire.

DUPRÉ, *bas à Saint-Géran.*

Lui glisser quelques mots.

GERCOUR.

Va donc.

DUPRÉ.

Je me retire.

ST. GERAN, *bas à Dupré.*

Soit.

DUPRÉ *s'en allant fait encore, dans le fond du Théâtre, des signes à Saint-Géran pour se recommander à lui.*

SCÈNE VIII.

GERCOUR, ST. GERAN.

GERCOUR, *transporté de joie.*

Mon cher Saint-Géran, bon jour, je suis pressé ;
Je sors, & vais finir ce que j'ai commencé.
Ami de mon neveu, (dirai-je son modéle ?)
Je rapporte des eaux une bonne nouvelle :
Je le marie... Eh ! quoi, vous vous en étonnez.
Entre nous je suis vieux, & vous en convenez ;
Je me porte assez mal, je songe à ma retraite.
Mais pour finir gaîment, avec une ame nette,
Je voudrais assurer le sort de ce neveu ;
C'est un devoir peut-être, & c'est mon dernier vœu.
Mais le coquin m'a l'air, malgré ses belles flammes
D'aimer le mariage un peu moins que les femmes ;
Il a, je m'en souviens, manqué plus d'un parti :
J'oserai sur vos soins compter pour celui-ci ;
Chargez-vous du succès. Vous l'aimez, il vous aime ;
Et vous pouvez sur lui beaucoup plus que moi-même.
Daigne-t-on écouter un oncle & ses pareils !
Le ton d'autorité gâte tous nos conseils ;
Ils sont presque perdus. Ou pédant, ou bon homme
C'est l'un de ces deux noms, n'est-ce pas, qu'il me nomme ?
Je ne suis pas si bon, & veux le lui prouver :
J'entends que le vaurien cesse de me braver.
Qu'il se marie enfin. D'ailleurs est-il à plaindre ?
Madame de Melson est belle, faite à peindre.

ST. GERAN, *à part.*

Quel supplice !

GERCOUR.

Et des yeux ! Mais vous la connoissez :
Qu'en dites-vous, mon sage ?

ST. GERAN, *avec embarras.*

Elle me plaît assez.

GERCOUR.

Vous êtes difficile ! Il faut que je la voie,
Ou sa mere d'abord. Ne troublez point ma joie :
Ce mariage-ci m'ôte plus de vingt ans ;
Et déjà je voudrois gâter quelques enfans.
Je vais donc haranguer & décider la mere.
(*Il le prend par le bras & veut sortir.*)
Vous, allez chez la fille : instruit dans l'art de plaire,
Faites adroitement la cour de mon neveu.
Vous êtes éloquent, vous parlez avec feu,
(*à demi-voix.*)
Exagérez le bien que vous pouvez en dire.

ST. GERAN, *à part.*

Avec quelle bonté ce vieillard me déchire !

GERCOUR, *l'amenant.*

Vous serez au contrat ; & j'espere qu'un jour,
Le vôtre... Je m'entends. Je puis... Courez. Bon jour.
(*Il le fait sortir par un côté du Théâtre. & sort par l'autre.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOLIGNI, DUPRÉ, UN PORTIER.

SOLIGNI, *au Portier.*

APproche. As-tu bien vu, sauras-tu reconnoître
Cet homme long, sec, pâle & maigre ?

LE PORTIER.

Mais... peut-être.

SOLIGNI.

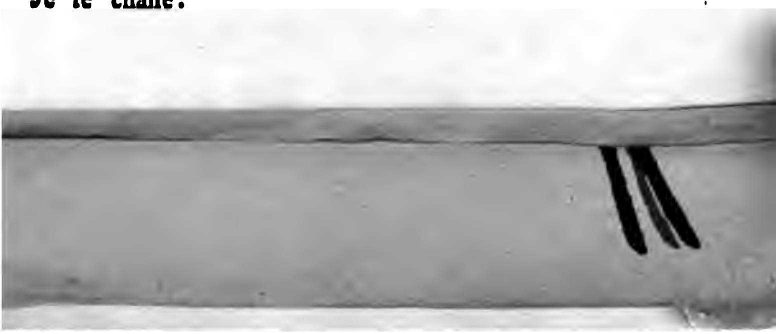
Quoi, peut-être ?

LE PORTIER.

Oui, Monsieur.

SOLIGNI.

S'il vient se remontrer ;
Et si jamais chez moi tu le laisses rentrer,
Je te chasse.



LE PORTIER.

Oui, Monfieur.

DUPRÉ, *bas.*

Prends garde.

(*Le Portier fort.*)

SOLIGNI, *s'avançant.*

Un diable d'homme
Qui, de fes tons plaintifs, dès le matin m'affomme,
Qui vient m'entretenir d'un air très-amical
De biens qu'il a perdus, d'enfant qui tourne mal,
De fa goutte, je crois, de fes maux, de fes craintes:
J'a bien affaire, moi, de toutes ces complaintes!

DUPRÉ.

Sous prétexte en effet que vous êtes amis,
Amis depuis quinze ans...

SOLIGNI.

Jufte Ciel! je frémis
Au feul nom de ces gens dont le monde fourmille,
Qui, parce qu'on les voit, qu'on connoît leur famille;
Que l'on foupe avec eux gaîment, ou triftement,
Se faififfent de vous impitoyablement,
Exigent que fans ceffe on coure, on s'évertue,
Qu'on parle, qu'on reparle, en un mot qu'on fe tue
Pour eux & pour les leurs; qui mettent à profit
Votre nom, vos entours, vos pas, votre crédit,
Jufqu'à votre Maîtreffe! Oh parbleu, j'y mets ordre,
Et fur moi déformais bien fin qui pourra mordre!
C'eft être trop long-tems fatigué, tracaffé;
(*fe tournant vers le fond du Théâtre.*
De vous, à dire vrai, je fuis un peu laffé,
Meffieurs. Or il eft temps qu'à mes goûts je me livre,
Et, ne m'oubliant pas, que je commence à vivre:
Si vous le trouvez bon, je fuivrai ce plan-là.

DUPRÉ, *à part.*

Je voulois lui parler; mais comme le voilà!

SOLIGNI.

Les amis maintenant me font peu néceffaires.

DUPRÉ, *à part.*

Pour en être écouté parlons de fes affaires,
C'eft l'unique moyen. (*haut.*) Simon eft arrivé.

SOLIGNI.

Simon!

DUPRÉ.

Votre Fermier.

SOLIGNI.

Ha! ha!

DUPRÉ.

Je l'ai trouvé
Qui buvoit à l'office.



SOLIGNI.

Il dit ?

DUPRÉ.

Que la misere
Est affreuse là-bas, qu'il ne sait comment faire.

SOLIGNI.

Tu m'alarmes. Mes grains ?

DUPRÉ.

Vos grains ? très-abondans ;
Mais (il est comme moi chargé de trois enfans.)
La grêle a sur ses bleds...

SOLIGNI.

Et mes prés ?

DUPRÉ.

Pour les vôtres,
Ils ont très-peu souffert ; mais presque tous les autres,
(*d'un air triste.*)
Ceux de tout le canton...

SOLIGNI.

Çà, puisque tout va bien,
Parle-moi d'autre chose ou plutôt ne dis rien.

DUPRÉ, *à part.*

Tout va bien !

SOLIGNI.

Je crains fort que mon oncle malade
Ne tienne pas long-temps, & je me persuade...
Que mon bien va monter à neuf cent mille francs.
J'ai *primò* cet hôtel, que je garde ou je vends.
J'ai sa charge ; de plus, j'ai...

DUPRÉ, *à part.*

J'ai, j'ai !

SOLIGNI.

J'ai sa terre.

DUPRÉ, *fortement.*

Vous avez une sœur.

SOLIGNI.

Ha... ma sœur, pour ma mere
Sûrement se réserve, & doit à ses vieux jours
Un appui filial, son cœur & ses secours.
A propos, je n'ai point de lettres de ma mere ?

DUPRÉ.

J'admire & ces projets & ce riche inventaire.
Votre oncle toutefois, Monsieur le Président,
Qui de ces beaux calculs n'est pas le confident,
Pourroit (on voit des gens d'une injustice extrême)
Doter un de ces jours cette niece qu'il aime.

SOLIGNI.

Comment ?

DUPRÉ.

Sans demander là-dessus votre avis.



SOLIGNI.

Tu crois ?

DUPRÉ.

D'honneur, Monfieur, j'en ferois peu furpris.
Sans doute à fon neveu votre oncle s'intéreffe ;
Mais c'eft qu'il prend auffi votre fœur, pour fa niece.

SOLIGNI.

Quoi, maraud, de mon bien !..

DUPRÉ, *avec impatience.*

Votre oncle a donc, Monfieur,
Un teftament tout prêt, que vous favez par cœur ?

SOLIGNI.

Un teftament ! Eh non ; il eft encore à faire ;
Mais je viens d'en gliffer deux mots à fon Notaire.
Il a bien d'autres foins, qu'il fuppofe importans,
Le cher oncle. Tu fais que depuis foixante ans,
Magiftrat occupé d'une profonde étude,
Par tout, dans Paris même, il a pris l'habitude
De fe bien tourmenter, de vivre pour autrui :
Il veut que l'Univers fe modele fur lui ;
Il arrive ; il me parle état, devoir, patrie,
Mariage fur-tout !

DUPRÉ.

Mais, fans plaifanterie,
Vous aimez, ce me femble ?

SOLIGNI.

Oui, plus que je ne veux.
Je redoute l'hymen & fes funftes nœuds.
Sous un joug, tel qu'il foit, dès qu'il faut qu'on s'engage,
Le meilleur Citoyen a befoin de courage :
Et Monfieur de Gercour m'enchaîne brufquement,
Sous prétexte que j'aime. Il vient très-tendrement
M'étourdir du jargon de fa philofophie,
Il veut qu'on foit utile, & qu'on fe facrifie,
Et pour qui ? Pour des gens qui n'en favent nul gré ;
Pour le Public, par moi d'ailleurs très-révéré.
Je m'appartiens mon oncle, & dois, ne vous déplaife,
Me maintenir très-libre, & n'avoir rien qui pefe ;
Des gens que je connois tirer quelque parti,
Ne point trop avec eux jouer en étourdi ;
Dans la Société me promener fans gêne,
Y prendre le plaifir, n'y pas choifir la peine ;
Difpofer de mon temps pour l'homme qui, je croi,
M'eft le plus cher...

DUPRÉ.

Pour vous ?

SOLIGNI.

Tu dis très-bien, pour moi ;
Et n'être plus enfin quelque foin qui m'occupe,

Ni



Ni ferviteur d'autrui, ni bon homme, ni dupe.
(Il regarde Dupré, qui le regarde en filence.)
Que penfe de ce plan Mons'Dupré ?

DUPRÉ.

Mons'Dupré,
Même en l'écoutant bien, ne l'a point admiré.
Que diable! Sans me croire une très-forte tête,
Je réfléchis. Monfieur, le monde n'eft pas bête;
Il n'eft pas tant de fots qu'on feint de le penfer.
Veut-on qu'un champ rapporte, il faut l'enfemencer.
Crois-tu que bonnement pour toi je me réferve,
Mon ami? Sers autrui, fi tu veux qu'on te ferve.
Les monde eft un marché : chacun pour fon argent
Emporte fa denrée; oui, Monfieur, tant pour tant,
Rien pour rien : & croyez que c'eft par tout de même.
Les gens quin'aiment qu'eux ne font pas ceux qu'on aime.
Tu ne viens pas à moi, je ne vais point à toi.
Votre oncle, par exemple, eft adoré; pourquoi?
C'eft qu'il vous aime fort, c'eft qu'il aime fa niece,
C'eft qu'il veut bien aimer les gens de notre efpece:
Au feu pour lui, Monfieur, nous nous jetterions tous.
Pardon, on n'en dit pas peut-être autant de vous.

SOLIGNI.

Quoi, faquin!

DUPRÉ.

Je n'ai pas deffein de vous déplaire;
J'en voulois feulement venir à mon affaire...

SOLIGNI.

Va-t-en.

DUPRÉ.

Cent fois au moins, & depuis plus d'un an,
Vous m'avez bien promis...

SOLIGNI.

Je t'ai promis... Va-t-en.
Tu me parles de toi fans fin.

DUPRÉ.

Mais pour mon compte
Je n'ai pas dit un mot. *(à part.)* Cet homme me démonte.

SOLIGNI, *appercevant St. Géran.*
Voici notre Caton & mon folliciteur.

SCENE II.

SOLIGNI, St. GERAN, DUPRÉ, *dans le fond.*

SOLIGNI.

TU fais ce qui fe paffe?



ST. GERAN.

Oui, je fais ton bonheur.

SOLIGNI.

Mon mariage au moins. La nouvelle est très-sûre :
L'oncle, l'oncle est pressant, & parle de conclure.

ST. GERAN.

De ton procès d'abord je viens t'entretenir.

SOLIGNI.

Mon procès ?... C'est bien dit. Si je vais obtenir
Madame de Melfon, cette affaire importante
Dès-lors devient la mienne, & ton zèle m'enchante.
Toute femme à son âge abhorre les procès :
Elle veut que du sien j'assure le succès,
Et conjugalement m'ordonne de le suivre.
Je suis... inepte à tout : tu veux bien le poursuivre.
Par hazard, aimes-tu les procès ?

ST. GERAN.

Point du tout ;
Mais je sers mes amis aux dépens de mon goût.

SOLIGNI.

Voilà comme il faudroit que fussent tous les hommes.

DUPRÉ, *à part.*

Oh tous, excepté lui.

Il se jette d'impatience dans un fauteuil, regarde le Ciel, ferme les yeux, croise les jambes.

SOLIGNI.

Sachons où nous en sommes.
Ce triste procès-là commence...

ST. GERAN, *souriant.*

A t'ennuyer.

SOLIGNI.

Beaucoup.

ST. GERAN.

Il doit aller au rôle le premier.

SOLIGNI.

C'est quelque chose au moins. Ce Président austere,
Si plaisamment grippé contre la vieille mere...

ST. GERAN.

Il ne l'est plus.

SOLIGNI.

Prodige ! Et l'Avocat ?

ST. GERAN.

Voit bien.

SOLIGNI.

Bon.

ST. GERAN.

Je l'ai mis au fait dans un seul entretien.
Le Procureur est prêt.

SOLIGNI.

On n'est pas plus aimable.



ST. GERAN, *appercevant Dupré, qui se recommande encore à lui par signes.*

A propos, plaçons-nous enfin ce pauvre diable!
Je parlerai pour lui, si tu veux.

SOLIGNI, *bas.*

Non, ma foi.

ST. GERAN.

Je puis dire deux mots pour son petit emploi.
Soligni, sur son compte il faut que tu t'expliques.

SOLIGNI, *bas.*

Quoi, ce drôle, à lui seul, me vaut trois domestiques;
Je l'estime & je l'aime.

ST. GERAN.

Il a servi trente ans.

SOLIGNI, *à part.*

Il ira quinze encor.

DUPRÉ, *à part, regardant au fond du Théâtre.*

Ciel, autre contre-temps!

ST. GERAN.

Il me reste à vous dire une chose importante,
Qui pour vous... qui pour moi, n'est pas indifférente.
Madame de Melfon... (*Il l'apperçoit.*)

SOLIGNI.

Tu parois te troubler.

ST. GERAN.

C'est d'elle en ce moment que j'allois vous parler;
Votre oncle m'a chargé... Mais adieu. (*Il veut sortir.*)

DUPRÉ, *sort avec humeur.*

SCENE III.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI, ST. GERAN.

Mad. DE MELFON.

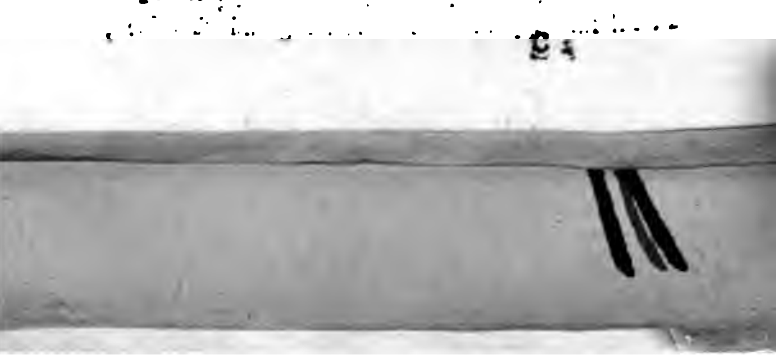
Je vous chasse;
Monsieur de Saint-Géran! Ne sortez point, de grace;
Car je me plains de vous.

ST. GERAN.

De moi, Madame.

Mad. DE MELFON.

Un peu;
Un peu, de votre ami; pardon du double aveu.
J'ai sû m'appercevoir, Monsieur, de votre absence;
(*à Soligni.*)
Vous me fuyez. Pour vous, c'est bien pis, quand j'y pense.



St. GERAN.

De ce Procès peut-être il a quelque nouvelle.

Mad. DE MELFON.

L'amour probablement le lui fait oublier.

SOLIGNI.

Madame, *il doit aller au rôle le premier.*

Mad. DE MELFON.

Quoi !.... Mais ce Préſident, armé contre ma mere ?

SOLIGNI.

Il ne l'eſt plus.

Mad. DE MELFON.

à Saint-Géran.

Vraiment ? eſt bien, il a ſû faire
Un miracle à peu-près.

SOLIGNI.

L'Avocat voit très-bien ;
Nous l'avons mis au fait dans un ſeul entretien.

Mad. DE MELFON *à Saint-Géran.*

Il n'a rien oublié.

St. GERAN *à part*

Rien.

Mad. DE MELFON.

Chaque mot m'étonne.

SOLIGNI.

Le Procureur eſt prêt.

Mad. DE MELFON *à Saint-Géran.*

Il faut qu'il me pardonne.

St. GERAN *à part.*

Fort bien ; grace à mes ſoins, ils vont être d'accord !

Mad. DE MELFON *au-même.*

Ne prononcez-vous pas que je l'accuſe à tort ?
C'eſt qu'il eſt des momens où votre ami... que j'aime ;
Ne ſe reſſemble pas tout-à-fait à lui-même.
Il néglige les riens, redoute fort l'ennui ;
Mais, dans l'occaſion, on peut compter ſur lui,
A des excuſes même il pourroit me contraindre :
Le gain de mon Procès eſt maintenant à craindre :
Je ne vois plus alors quel prétexte oppoſer,
Et par reconnoiſſance, il faudra l'épouſer.

(Elle s'en va.)

St. GERAN, *à part avec douleur.*

Je donne à mon rival les moyens de lui plaire.

Mad. DE MELFON.

Vous allez voir bientôt & votre oncle & ma mere.....

(Elle ſort en ſouriant.)



SCENE IV.

SOLIGNI, St. GERAN.

SOLIGNI.

CHarmante ! Mais je touche au terrible moment.

St. GERAN *très-ému.*

Qu'appelles-tu terrible ?

SOLIGNI.

Eh, sans doute !

St. GERAN.

Comment !

L'aimez-vous ?

SOLIGNI.

Si je l'aime !... Est-ce à ma fantaisie,
N'est-ce point à la leur plutôt qu'on me marie !
Je puis, même en aimant, frémir d'un tel état.
Tes-tu jamais bien dit ce que c'est qu'un contrat ?
On m'enchaîne. à quel prix ?

St. GERAN.

Tu calcule, je pense !

SOLIGNI.

Pourquoi non ?

St. GERAN.

Vous auriez cet excès de prudence,
Vous, qui croyez aimer ! Eh, laissez aux parens,
Laissez de l'intérêt les regards pénétrans.
Cette froide manie, aujourd'hui si commune,
Qui rend dans un contrat hommage à la fortune,
Qui compte l'or pour tout, pour rien le sentiment,
Qui réduit en calcul le bonheur d'un amant,
Peut leur être permise entr'eux & leur Notaire,
Le soin de rédiser peut être leur affaire :
La nôtre est de souffrir de ces délais honteux,
D'approuver, de ne rien discuter après eux,
De signer avec joie ; & j'oserai le dire,
A ces mots d'un ami si vous pouvez sourire,
Ce lien si touchant, ce bonheur d'être époux,
Soligni, pardonnez, est-il donc fait pour vous ?

SOLIGNI.

Tu brûles que j'épouse : ah, raisonnons de grace.
Que n'êtes-vous, Monsieur, un moment à ma place !

St. GERAN.

A ta place, dis-tu ?... Votre oncle, Soligni,
M'a...

SOLIGNI.

J'entends ; gagne-moi ce procès, mon ami,
Et ne m'honore plus de pareille apostrophe.



St GERAN *veut encore lui parler & faire un dernier effort fur lui-même, fon trouble l'en empêche; il fort.*

SOLIGNI *feul.*

Eh bien, je parîrois qu'il fe croit Philofophe...
Ne vient-on pas ?

SCENE V.

Mad. DE LIMEUIL, GERCOUR, SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, appercevant Mad. de Limeuil.*

Voyons fi tout eft à mon gré.

Mad. DE LIMEUIL *à part appercevant Soligni.*

Je me le fuis promis, je le déchifferai.

GERCOUR.

Baife-moi, mon enfant, & la main de Madame :
Vîte. Sa fille enfin va devenir ta femme.

SOLIGNI *préfente un fiege à Mad. de Limeuil.*

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Diffimulons un peu.

GERCOUR *prenant un fauteuil.*

Ton oncle fe réfout
A te donner...

SOLIGNI *s'affèyant auffi.*

Je fais que vous me donnez tout;
C'eft le bruit de Paris, mon cher oncle.

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Il eft prefte.

SOLIGNI.

Mais je ne fuis pas feul; & fans être modefte,
Je dois, à vos bontés, recommander ma fœur.

GERCOUR *en riant.*

Tu crois que je l'oublie !

Mad. DE LIMEUIL.

Il nous montre un bon cœur.

SOLIGNI *à Mad. de Limeuil.*

C'eft qu'avant tout, mon oncle aura penfé peut-être,
Trop penfé fûrement que fon neveu... doit être
Héritier de fon nom, & que ce nom connu
Par un certain éclat veut être foutenu.

GERCOUR, *riant.*

Il fe fait de mon nom une idée un peu grande.

SOLIGNI.

Le bonheur de ma femme eft ce que je demande.
Que ne leur faut-il pas, confultez les époux,
En parure, chevaux, ameublemens, bijoux,
Soupers, petite loge, & même fantaifie !
Avoûrai-je mon foible ? Un goût, une folie,
Qu'il me faudroit combattre, en difant : *je ne puis*
Me flétriroient le cœur; voilà comme je fuis.

GERCOUR.

Ce délire m'enchante.

Mad. DE LIMEUIL, *à part avec réflexion.*

Il est adroit.

GERCOUR.

Madame;
Nous aurons un époux amoureux de sa femme:
Il en sera parlé; tu me plaît fort. Eh bien,
Sois l'arbitre du sort de ta sœur & du tien:
Prononce.

SOLIGNI.

Vous savez combien elle m'est chere...

Mad. DE LIMEUIL.

Mais...

SOLIGNI *à Mad. de Limeuil.*

Mais, dans sa Province, à l'ombre de ma mere,
Cet enfant, c'est un ange, en a comme hérité,
Ce goût de modestie & de simplicité
Si précieux, dit-on, à qui l'a pu connoître.

Mad. DE LIMEUIL.

Nécessaire au bonheur.

SOLIGNI.

A la vertu peut-être.

GERCOUR.

Le *bonheur*, *la vertu*! Marchons, explique-toi.

Mad. DE LIMEUIL *d'un air fin.*

Mais il s'explique assez: un usage, une loi,
(Dans plus d'une famille usage héréditaire)
Est de créer un chef, qui, seul dépositaire
Des titres & des biens, transmet le rang, le nom,
Perpétue, en un mot, l'éclat d'une maison.
Il ne dit rien de plus.

SOLIGNI.

Je crois qu'un homme sage
Peut bien ne pas en tout adopter cet usage.

GERCOUR.

Il lui paroît cruel & bon à supprimer.

SOLIGNI *vivement.*

Mon cher oncle, s'il faut librement s'exprimer,
Je crains fort que ma sœur, que je crois bien connoître,

GERCOUR.

Tu m'alarmes.

Mad. DE LIMEUIL *à part.*

Ceci prend couleur.

SOLIGNI.

Oui, peut-être
A-t-elle un goût..

GERCOUR *se rapprochant de son neveu.*

Plus bas; pour qui?





Qu'assez souvent
On veut en vain combattre.

Mad. DE LIMEUIL.

Un goût pour le couvent.

SOLIGNI.

Oui, Madame.

Mad. DE LIMEUIL *se détourne & sourit.*

GERCOUR.

Quoi donc, sa sœur !... Quelle démence !
Je saurai la guérir de ce reste d'enfance ;
C'est moi qui t'en réponds : cesse de t'effrayer.
J'aime, j'aime Julie, & veux la marier.

SOLIGNI.

Marier qui ?

GERCOUR.

Ta sœur Je ne le conçois gueres :
Est-ce qu'on ne marie au monde que les freres ?
Je veux également voir ici, près de toi,
Ses enfans & les tiens jouer autour de moi.
Sans m'être marié, je me croirai grand pere.

SOLIGNI.

Mon oncle, des enfans ! dans Paris ! Eh, qu'en faire,
Si l'on n'est pas...

Mad. DE LIMEUIL.

Très-riche !

GERCOUR.

On l'est toujours assez.
Que veut-il dire donc ? Mais vous l'enhardissez.

SOLIGNI *bas à son oncle.*

Ce sont ses petits-fils.

GERCOUR *avec humeur.*

Aime un peu moins ta femme.
Ecoute, & résumons. *Ses petits fils !...* Madame,
De mon bien, par contrat, je voulois aujourd'hui
Faire un partage égal entre sa sœur & lui.
Mais à l'avantager je vois que l'on m'oblige ;
Je lui donne ma charge ; & seulement j'exige
(Tu veux être sans doute utile à ton pays,)
Que tu l'exerces.

SOLIGNI *à part.*

Ciel !

GERCOUR.

Je crois que tu pâlis.

Mad. DE LIMEUIL *d'un air bon.*

Mais la condition nous paroît un peu dure :
On peut être sans goût pour la Magistrature.

GERCOUR *se levant.*

Mais vous me le gâtez, Madame ; & je ne peux
Entendre de sang-froid des mots si dangereux.
Il n'a voulu ni faire, en homme de finance,



Par un travail léger; une fortune immense,
Ni défendre son Prince au péril de ses jours,
Ni se mêler en rien des intérêts des Cours,
Ni d'un Abbé vermeil étaler la figure;
IL se réservoit donc pour la Magistrature.
Vous agréez sans doute un gendre Magistat,
Et Madame permet qu'on serve un peu l'Etat.

SOLIGNI.

Nos pluscherts intérêts, après tout sont les nôtres.
S'enchaîner par devoirs au service des autres !..

Mad. DE LIMEUIL.

Il n'est pas très-flatté de cet excès d'honneur.

SOLIGNI.

On ne se doit enfin qu'à son propre bonheur.

Mad. DE LIMEUIL *se leve tout-à-coup, le salue d'un air ironique, & sort.*

GERCOUR *stupéfait, la regardant, regardant son neveu.*

Qu'est-ce donc! Quoi, Madame!
(Il la suit, & demeure ébahi au milieu du Théâtre.)
Elle fuit!

SOLIGNI *immobile.*

Quel silence!

SCENE VI.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

Ciel, & je me plaignois de son trop d'indulgence!
Tes grands mots, les raisons que tu viens m'alléguer,
Ton amour paternel t'a fait extravaguer.
Apprends qu'il ne faut point outrer les vertus même.

SOLIGNI.

Quoi! Je prends un parti, que je puis dire extrême!
J'épouse! Je consens à tripler mes besoins,
Je veux bien m'enchaîner, *me* fatiguer de soins,
Prodiguer *ma* fortune au luxe d'une femme,
A ses enfans; pour eux, ainsi que pour Madame,
Me sacrifier, *moi*; comme un sot entasser;
Quand je devrois jouir, pour d'autres amasser.
Si *moi* j'immole ainsi toute *mon* existence,
A des indemnités j'ai quelque droit, je pense.

GERCOUR *qui plusieurs fois a regardé d'un air inquiet du côté par où Mad. de Limeuil est sortie*

Et *moi*, *moi*, j'ai besoin de te voir marié;
De ce brusque départ, *moi*, je suis effrayé;
Moi, je te veux époux, Magistrat, quelque chose;

L'Homme Perfonnel,

Ce n'eſt pas à ton âge enfin qu'on ſe repoſe,
Crois que je ſerois juſte & doterai ta ſœur.
De ſes charmes dans peu fortuné poſſeſſeur,
Ton ami Saint Géran deviendra ton beau-frere,
Je ſuis touché pourtant des regrets de ta mere.
(très-haut.)
Répare ta ſotiſe, & dans nos entretiens
Laiſſe tes *moi* ſur-tout pour ne forger qu'aux miens,
Si tu m'aimes enfin, donne-m'en quelque preuve,
Mais ma bonté pour toi te ſemble à toute épreuve!
Mon cher neveu, ſongez qu'elle peut ſe laſſer.
C'eſt en la méritant qu'il faudroit l'exercer.
Je veux pour votre honneur qu'elle ſoit applaudie.
Je ne ſuis pas un oncle enfin de Comédie,
Une dupe, un Géronte, & malgré vous, Monſieur,
Je ſaurai, je le dois, faire votre bonheur.
Moi; *moi*! C'eſt *moi*, cruel, que ton deſtin regarde,
Enfin ton mariage & ma charge, prends garde.
Songes-y.
(Il ſort.)

SCENE VII.

SOLIGNI *ſeul, ſe retournant vers ſon oncle ſorti.*

VOtre charge! Un éternel ennui;
Un dévoûment ſtupide aux intérêts d'autrui!
(à lui-même, en ſouriant de dépit.
Et ſous un autre joug il veut que je m'engage,
De l'hymen de ma ſœur ſe fait la douce image,
Me tourmente à plaiſir de ſes ſoins obligeans:
Cet homme ſe croit né pour marier les gens.
Mais quoi! De nœuds cruels faut-il que je me lie!
Une charge! une femme! & l'hymen de Julie!
D'une ſorte d'effroi je me ſens agiter.
C'eſt acheter ſon bien, ce n'eſt pas hériter.
A ſon patriotiſme, oui, je veux me ſouſtraire.
Mais comment! mais pourrai-je eſquiver ſa colere!
Cela ne ſera point très-facile, je croi.
N'importe; & n'oublions ici ni lui, ni moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON, LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL *tient ses enfans par la main, & les amene en silence au fond du Théâtre.*

LIMEUIL.

Pourquoi ce front sévere?

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutez, mes enfans:
J'ai vécu malheureusement un peu plus de trente ans;
Trente ans & trente jours sous le plus grand empire,
Feu mon mari, (pardon, tout Paris peut le dire,
Son nom étoit cité; je ne vous apprends rien;
Victimes comme moi, vous le savez trop bien.)
Dans l'Univers entier il ne vit que lui-même;
Il ne tenoit qu'à lui par gout & par sistême:
De ses humbles sujets Despote environné,
Tout ce qui respiroit pour lui seul étoit né.
Tout pour lui, rien sans lui, telle étoit sa manie,
Ne pouvoit-il dormir? aussitôt l'insomnie
Devenoit un devoir pour toute sa maison:
Dormoit-il? L'Univers dans un calme profond
Devoit s'anéantir. Un nuit (en soixante,
J'ai retenu l'année; (on me croyoit mourante,
D'une heure ou deux peut-être on hâte son réveil,
Le sot qui n'avoit pas respecté son sommeil,
Reçut à son lever une leçon très-forte,
Deux jours après eut tort, & fut mis à la porte.
Et l'aimable mari dont il te fit présent
Un rieur hébêté, le plus triste plaisant,
Louche & vieux, & pourquoi? C'est que feu votre pere
N'ayant que peu d'ami, étoit fort sédentaire,
Et que Melfon, les soirs, venoit assidument,
Ou faire son piquet, ou narrer longuement.
L'heureux choix pour sa fille!

Mad. DE MELFON.

Eh, de grace, ma mere...

Mad. DE LIMEUIL.

Mes enfans, ce n'est point un songe, une chimere;
A mes yeux mon mari vient de se remontrer;

Il vit : dans la famille il est prêt à rentrer,
(à sa fille.) *(à son fils.)*
C'est Soligni. J'ai vu ce Soligni, qu'elle aime,
Déshériter sa sœur.

LIMEUIL.

Quoi !..

Mad. DE LIMEUIL.

Sa sœur, elle-même...
Ne recule donc point.

Mad. DE MELFON.

Je lui fais des défauts ;
Et dont j'ai même osé lui dire quelques mots :
Mais il est bon.

Mad. DE LIMEUIL.

Pour lui.

Mad. DE MELFON.

Je négligeois de suivre
Mon procès, par exemple ; il veut bien le poursuivre ;
Vous en doutez peut-être : il vous faut un témoin :
Consultez son ami.

Mad. DE LIMEUIL.

Je n'en ai pas besoin.
(en riant.)
Il daigne apparemment travailler pour lui-même,
Il voit dans ce procès ta fortune qu'il aime.
(à son fils.)
Et toi, d'un autre amour tu viens me tourmenter !
Il ne te suffit pas, cruel, de t'entêter
D'un état meurtrier dont le nom me désole,
Qui souvent, tu le sais, me fait devenir folle !
Tu veux encore... Eh, crois à mes pressentimens,
Un beau-frere pareil te peseroit long-temps.

Mad. DE MELFON.

Mais il a des amis...

Mad. DE LIMEUIL.

Dont il se sert, je gage.

LIMEUIL.

Aux vertus de Julie, eh qui ne rend hommage !

Mad. DE LIMEUIL.

Oserois-tu m'en dire autant de Soligni !

Mad. DE MELFON.

Ses parens l'aiment tous.

Mad. DE LIMEUIL.

Sont-ils aimés de lui !

LIMEUIL.

A son oncle sans cesse elle se sacrifie.

Mad. DE LIMEUIL.

Elle ! Cela se peut ; pour lui, je l'en défie.
(à Madame de Melfon.)
Songe, songe au malheur de vivre un siecle entier



Avec un de ces gens ou d'un marbre ou d'acier,
Qui d'eux-mêmes, sans cesse & par-tout idolâtres,
De leur *moi* tyrannique amans opiniâtres,
S'honorent d'un regard & d'un culte assidu,
Qui bornent l'Univers à leur individu,
Appellent la bonté Ridicule ou foiblesse,
Qui n'aiment rien, mais rien, pas même leur maîtresse;

(*à voix basse.*)

Feu Monsieur de Limeuil en eut... assez, je croi,
Qu'il n'aimoit guere moins ou guere plus que moi.

Mad. DE MELFON.

Ciel, sur un premier choix déjà tyrannisée....!
Ma mere..... je suis libre... & très-autorisée....

Mad. DE LIMEUIL, *prenant la main de sa fille.*

Si tu peux te haïr, me haïr à ce point,
A tes noces d'abord, non, je n'assiste point;
Je ne le signe pas ce contrat qui m'irrite.

(*à son fils.*)

Toi, tu n'es pas majeur, & je m'en félicite.

(*à elle-même.*)

Dieux, avec mon mari j'ai bien assez vécu;
Je n'y veux point revivre.

Elle s'en va; le frere & la sœur se regardent quelque temps. Mad. de Melfon la suit.

SCENE II.

LIMEUIL, *seul.*

Ai-je bien entendu!
Pourquoi l'hymen d'un fils dépend-il de sa mere?

(*Il apperçoit Julie.*)

SCENE III.

JULIE, LIMEUIL.

LIMEUIL.

Je suis au désespoir. Elle sort: votre frere...
Son nom seul, pardonnez, la met presque en fureur.
C'est peu de s'opposer à l'hymen de ma sœur;
Elle m'a défendu de penser à vous-même.

JULIE.

à part.

Quoi, Limeuil!..... Se peut-il? Quelle rigueur extrême!



LIMEUIL, *à part.*

De cet état cruel ne pourrois-je ſortir !

JULIE.

Votre mere ne peut, dites-vous, conſentir...
A l'hymen de mon frere !

LIMEUIL.

Eh daignez dire au nôtre.
Que ma douleur au moins jouiſſe de la vôtre.
Ma ſœur peut à ſon gré diſpoſer de ſa main,
Et l'oſera peut-être ; elle eſt aimée ; enfin
On le lui dit du moins : & moi, quelle injuſtice !
Moi, puni d'être jeune, il faut que j'obéiſſe,
Que je prenne la loi des cœurs indifférens,
Et je dois être heureux... par avis des parens !

JULIE.

Ah, ſi j'aimois ; Limeuil, vous ſeriez plus à plaindre.
C'eſt ſur-tout à vos yeux qu'il faudroit me contraindre
Votre mere à jamais me défend d'être à vous....
Près de la mienne, hélas, mes jours étoient ſi doux !
(*avec la douleur la plus marquée.*)
Ce cœur eſt libre au moins... & je... m'en félicite.

LIMEUIL.

Ciel, eſt-ce un tel aveu que le mien ſollicite !
De ma mere & de vous je ſaurai me venger ;
Je vais être par-tout où ſera le danger ;
Je brûle d'y courir, & n'ai plus d'autre envie
Que d'être (il le faut bien) prodigue de ma vie.

JULIE, *lui ſaiſiſſant la main.*

Vous me faites frémir. Obtenez déſormais
L'aveu de votre mere...

LIMEUIL.

Et le vôtre ? Jamais.

JULIE.

Celui de votre mere... eſt le plus difficile.

LIMEUIL.

Qu'entends-je ! ſon refus devoit donc m'être utile !
Il lui baiſe la main.
Il me déſeſpéroit ; je dois m'en réjouir.
Sans lui de mon bonheur je n'aurois pu jouir.
Eſt-il vrai ? Cet eſpoir n'eſt pas imaginaire ?
Vous m'aimiez ? je n'ai pas le malheur de déplaire.

JULIE.

Vous !... Ce pénible aveu doit-il ſe répéter ?

LIMEUIL.

Que je l'entende encor pour ne pas en douter.

JULIE.

Ciel, j'apperçois mon frere ! A-t-il pu nous entendre ?

LIMEUIL, *troublé.*

Raſſurez-vous.

JULIE.

JULIE.

Peut-être il vient pour vous surprendre,
Exprès pour vous parler.

LIMEUIL.

Pour me parler !

JULIE.

J'ai sû
Que seul avec mon oncle il s'est entretenu,
Et que souvent mon nom est sorti de sa bouche.
Il m'aime, & s'intéresse à tout ce qui me touche.
A notre insçu peut-être il vouloit....

Elle n'ose achever.

LIMEUIL.

Nous unir ?
J'ai peine à le penser.

JULIE.

Mais je le vois venir.

Elle s'en va.

LIMEUIL.

Je l'attends : vous saurez tout ce qu'il va me dire.

SCENE IV.

LIMEUIL, *& dans le fond du Théâtre* SOLIGNI.

SOLIGNI, *à part, s'avançant.*

ENfin ma mere écrit comme je le desire.
Le départ de Julie est à peu-près fixé,
De loin, pour son hymen on sera moins pressé.

LIMEUIL, *à part.*

Pourrai-je réussir à ramener ma mere ?

SOLIGNI, *à part.*

Le mien, il faut le rompre, & bientôt, & j'espere,
Sans brusquer le cher oncle.

LIMEUIL, *à part.*

Il ne m'apperçoit point.

SOLIGNI.

Cette maudite charge est bien un autre point.

Il apperçoit Limeuil, & tout-à-coup d'un air rê-veur & gai.

Il faut que ce Limeuil me serve à quelque chose....
En faire un président ? cela seroit bon- *haut.* J'ose
Vous distraire, Monsieur. Je médite un projet
Très-important pour vous.

LIMEUIL.

Pour moi.

SOLIGNI.

J'ai pour objet
Votre bonheur. Causons.



LIMEUIL, *étonné.*

Mon bonheur !

SOLIGNI.

Oui, le vôtre.
Je ne me pique pas de valoir mieux qu'un autre ;
Mais d'une idée heureuse il faut vous prévenir :
A mon oncle lui-même elle peut convenir.
Il a pour vous, Limeuil, une estime infinie ;
Et de plus, sa famille à la vôtre est unie.

LIMEUIL, *avec transport.*

Je serois trop heureux de serrer ces liens.

SOLIGNI.

L'expression me flatte ; & vos vœux sont les miens.

LIMEUIL.

(*à part.*) (*haut.*)
Julie a deviné. Vous espérez !...

SOLIGNI.

J'espére.
Qu'on pourroit décider mon oncle à cette affaire,
Pour peu, bien entendu, qu'on eût soin d'appuyer.

LIMEUIL, *à part.*

Ceci n'est point obscur, il veut nous marier.

SOLIGNI.

Je vois pourtant...

LIMEUIL.

Quoi donc, que voyez-vous ?

SOLIGNI.

Peut-être...

LIMEUIL.

Une difficulté ? Faites-la moi connoître.

SOLIGNI.

Mais un nouvel état... des devoirs sérieux...

LIMEUIL.

Ils me seroient sacrés.

SOLIGNI, *à part.*

Il accepte.

LIMEUIL *à part*, *avec joie.*

Grands Dieux!

Portant la main sur le cœur de Soligni.

Ce cœur n'est pas connu. Je lui rendrai justice:
J'instruirai tout Paris d'un si rare service.
Vous faites mon bonheur.

SOLIGNI.

Vraiment !

LIMEUIL.

Vous m'enchantez...
Permettez, Soligni...

SOLIGNI.

Cher Limeuil, permettez !...

Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre, &



restent quelque temps muet d'attendrissement & de joie.

LIMEUIL, *lui tendant la main.*

Je serai désormais votre ami le plus tendre.

SOLIGNI.

Oh çà, puisque si bien nous savons nous entendre,
Dès ce jour à mon oncle il faut vous adresser,
D'un cercle de parens l'investir, le presser.
Que disoient-ils donc tous de votre ardeur guerriere?
De ce noble engoûment pour l'état militaire?
Ce que c'est que les bruits!

LIMEUIL.

On ne se trompe pas.

SOLIGNI.

On ne se trompe point!

LIMEUIL.

Quel obstacle, en ce cas?
Voyez-vous

SOLIGNI, *riant.*

Quel obstacle!

LIMEUIL.

Oui.

SOLIGNI.

La demande est bonne!
Vous ne voulez pas être, au moins je le soupçonne,
Colonel à la fois & Président?

LIMEUIL, *très-étonné.*

Qui, moi,
Président!

SOLIGNI.

Président, oui sans doute.

LIMEUIL.

Ma foi,
Je ne vous entends plus.

SOLIGNI.

Comment, la chose est claire,
La charge de mon oncle!

LIMEUIL.

Ha! *à part.* L'offre est singuliere!

SOLIGNI.

Vous acceptez d'abord d'un air très-empressé,
Avec enthousiasme; & vous voilà glacé!
Songez donc; votre nom dans la Robe est illustre;
Et, créé dans la Robe, il lui doit tout son lustre.
Pere, aïeul, bisaïeul, je ne vous l'apprends pas,
Tous les Limeuils, les bons, ont été Magistrats.

LIMEUIL, *encore troublé.*

Vous savez mieux que moi ma généalogie.

SOLIGNI.

Vous avez des talens, des mœurs, de l'énergie;



Un goût pour le travail qu'on se plaît à citer.
Il le prend par la main.
Vous serez un grand Juge, à ne vous point flatter.
Ainsi que ses dangers, la guerre a ses intrigues.
Dans la Robe, on n'est point éclipsé par des brigues ;
On sert aussi l'Etat ; on voit très-volontiers,
On voit autour de soi vieillir ses héritiers ;
Et puis, entendez donc votre mere alarmée,
Osant à peine ouvrir des lettres de l'armée,
Traînant des jours plaintifs au désespoir livrés,
Faisant chaque campagne encor que vous ferez.
Ah cruel !

LIMEUIL, *à part.*

Ô Julie !

SOLIGNI.

Une mere tremblante !

LIMEUIL, *à part.*

Il me donne peut-être une idée excellente.

SOLIGNI.

Vous voilà décidé.

LIMEUIL, *à part.*

Dieux ! si par ce moyen
Je pouvois parvenir...

SOLIGNI.

Que dites-vous donc ?

LIMEUIL, *hésitant.*

Rien.
Je dis que ce n'est point un service ordinaire.

SOLIGNI.

Je le crois.

LIMEUIL.

Soligni, vous croyez que ma mere...

SOLIGNI.

En seroit transportée.

LIMEUIL.

Ah ! je m'en flatte aussi.
Mais je crains que votre oncle...

SOLIGNI.

Il en seroit ravi.

LIMEUIL.

Ce seroit un moyen d'obtenir... son estime ?

SOLIGNI.

Il vous respecteroit.

LIMEUIL.

Cet espoir me ranime ;
Et ce n'est point, Monsieur, m'obliger à demi.
à part. *haut.*
Je pourrois être un jour... son neveu, son ami !...
Allons, votre éloquence a sur moi trop d'empire.

SOLIGNI.

Fort bien.

SCENE V.

SOLIGNI, LIMEUIL, DUPRÉ.

SOLIGNI.

ET Saint-Géran ?

DUPRÉ, *essoufflé.*

A peine je respire.

SOLIGNI.

Parle & respire après.

DUPRÉ.

Il n'a point reparu.

SOLIGNI.

Retourne.

DUPRÉ.

J'ai, chez lui, cinq fois au moins couru.

SOLIGNI.

Paresseux. *à Limeuil.* Mais sur-tout du secret, du silence,
Ne me commettez pas.

LIMEUIL.

J'entends. J'ai l'espérance
D'être aidé de ma mere.

SOLIGNI.

Aidé très-puissamment ;
J'y compte. Mais adieu.

LIMEUIL *à part, en sortant.*

Cet ami d'un moment
Me sert plus qu'il ne veut, & plus que lui peut-être.

SOLIGNI *à part, le voyant sortir.*

Je le tiens donc : & d'un.

DUPRÉ, *appercevant de loin Saint-Géran.*

Vous l'allez voir paroître.

SOLIGNI.

Bon.

SCENE VI.

SOLIGNI, *seul.*

LImeuil dit très-bien, sa mere va l'aider :
Mon oncle la ménage, & pourra lui céder ;
Je gagnerai du temps. Oui ; mais faut-il que j'aime ?
Et suis-je jusques-là l'ennemi de moi-même ?...
Il faut savoir se vaincre, & maîtriser son cœur.
C'est rompre mon hymen & celui de ma sœur.

En triomphe, à fes pieds, t'amene malgré toi;
Un de ces vieux Romans faits à toutes les belles,
Et qui, comme l'on fait, font toujours neufs pour elles.

St. GERAN.

Ton ami pafferoit pour un monftre à fes yeux.

SOLIGNI.

Jamais ces monftres-là ne furent odieux.

St. GERAN.

Elle t'aime: comment croire que je lui plaife!

SOLIGNI.

Oh, là-deffus encor je vais te mettre à l'aife.
De ma façon d'aimer elle fe plaint déja;
Elle t'a pris pour juge: il faut partir de-là.
Dis-lui que, peu commode, exigeant par fyftême,
Je ferois un époux... amoureux de lui-même;
Que tu vois à regret fon bonheur compromis;
Que tu me fais par cœur comme on fait fes amis;
Que peut-être j'irois jufqu'à la tyrannie:
Je te permets, tu vois, même la calomnie.
Je t'en remercîrai.

St. GERAN.

Mais toi-même tantôt...

SOLIGNI.

Mais tu ne vois donc pas que c'eft ce qu'il te faut!
Laiffe, mets de côté cet amour ridicule,
Ce feu trifte & fecret qui te mine ou te brûle.

St. GERAN.

Eh quoi, de tant d'attraits je vous ai cru charmé!

SOLIGNI.

Je ne me fouviens pas d'avoir autant aimé;
Mais tu ne nieras point qu'on peut s'aimer foi-même,
Et je dois redouter jufqu'à mon amour même,
Cet amour l'aideroit à me tyrannifer.
Je me crois trop fenfible enfin pour l'époufer.

St. GERAN, *d'un air grave & fenfible.*

Votre oncle, Soligni, tient à ce mariage.
Laffé de vos refus, fa fortune & fon âge
Méritent des égards...

SOLIGNI.

Auffi, fans héfiter,
A mon infçu, mon cher, il faut me fupplanter.
Héros de l'amitié, par égard pour vous-même,
Ou par pitié pour moi, dans mon péril extrême,
Eh, mariez-vous donc; il le faut.

St. GERAN.

Soligni!

SOLIGNI.

Saint-Géran! A quoi donc, à quoi fert un ami!
Et tout le genre-humain devenu fec & trifte,
Dans ce fiecle de fer n'eft-il plus qu'égoïfte!



ST. GERAN.

Egoïste !

SOLIGNI.

Sans doute, égoïste. Ma foi,
Notre meilleur ami n'existe que pour soi.

ST. GERAN.

C'est votre intérêt seul qui me....

SOLIGNI.

Dites le vôtre,
Et vous voulez en vain le colorer d'un autre.
(*à part.*)
Ces coups-là sont pour moi ; c'est à périr d'ennui.
Il s'enflamme, au moment où j'ai besoin de lui.
(*haut.*)
Enfin daigne accepter une femme charmante.

ST. GERAN.

Tu le veux ? j'y consens.

SOLIGNI.

Le procédé m'enchante,

ST. GERAN.

D'un procédé pareil n'allez pas me louer.
Celle, celle que j'aime est, je dois l'avouer,
Madame de Melson.

SOLIGNI.

Quoi !

ST. GERAN.

C'est elle, te dis-je,

SOLIGNI.

Madame de Melson ! veillé-je ! quel prodige !
Et tu me conseillois de l'épouser ! Cela
Me confond. Un ami va-t-il donc jusques-là ?
Les vertus, les grands traits célébrés dans l'histoire ;
Les mœurs des temps passés, il faudroit donc les croire ?

SCENE VIII.

GERCOUR, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

GERCOUR, *accourant avec joie.*

Félicitez-vous bien, & félicitez-moi.
O comme il m'a fallu parler, plaider pour toi !
C'étoit presqu'un orage excité par sa mere.
Elle avoit tout gâté ; mais j'ai sû si bien faire
Que le cœur de sa fille est pour nous décidé.
J'eus ce talent jadis, oui, je persuadai ;
Je persuade encor. *bas, regardant Saint-Géran.*
Ne crois pas que j'oublie,
Lorsqu'il en sera temps, notre aimable Julie.



Mais, puiſque pour ta mere il faut m'en ſéparer;
Que même ſon départ ne peut ſe différer,
N'augmente pas ma peine : un peu moins de franchiſe;
Peſe tes mots; ſur toi ne donne plus de priſe;
Enfin, ne me va point rebrouiller tout cela,
Et gauchement encor manquer ce parti-là.
(à Saint-Géran, d'un air de confidence.)
Madame de Melſon, je ne ſais, m'intéreſſe,
Et j'en ferois plutôt ma femme que ma niéce.
Ne vous alarmez pas; je la lui cede. Adieu.
J'ai ſon conſentement. Mon ami, mon neveu.
Ce mariage eſt fait. Il faut que je te quitte,
(à Saint-Géran.)
Et pour ma charge encor. Mais je le félicite;
Félicitez-le donc... un air ſerein, content.
Il joint & ſerre leurs mains. Soligni & Saint-Géran ſe regardent quelque temps, immobiles, en ſilence.

SCENE IX.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

ST. GERAN.

EH bien?

SOLIGNI.

Nous n'avons pas à perdre un ſeul inſtant.

ST. GERAN.

Vous n'êtes pas ému!... Votre oncle, qui vous aime,
S'étoit de votre ſort répoſé ſur moi-même;
Et je m'unis à vous pour le déſeſpérer.
Je dois, je vais, avant que de me déclarer,
Lui découvrir du moins....

SOLIGNI.

Vous en êtes le maître;
Mais, Monſieur, c'eſt me perdre.

ST. GERAN, *après avoir héſité.*

Allons, je fais peut-être
Plus que je ne devrois.

SOLIGNI *vivement.*

Songe, ſonge à tenir
Ta promeſſe.

ST. GERAN.

Aide-moi. Je ſuis prêt d'obtenir,
Tu ſçais, un Régiment. Le ſuccès eſt facile;
Très-connu de quelqu'un qui pourroit m'être utile,
Tu devois lui parler....



SOLIGNI.

Moi !

ST. GERAN.

Vous l'aviez promis.

Je crains d'être importun, même avec mes amis :
Voyez.

SOLIGNI *embarrassé.*

Je vais écrire.

ST. GERAN.

Et moi, je vais attendre.

SOLIGNI, *se retournant vers le fond du Théâtre.*

De l'encre, du papier.

ST. GERAN, *à part.*

Il a daigné m'entendre.

SCENE X.

Les Mêmes, DUPRÉ.

DUPRÉ.

MOnsieur, je vous supplie, un mot aussi pour moi.

SCENE XI.

SOLIGNI *seul.*

QUe d'exigeans mortels ! le monde est plein, je croi,
De cœurs intéressés & tout remplis d'eux-même.
Quand je céde à cet homme une femme qu'il aime,
Ne faut-il pas encor solliciter pour lui ?
N'excédons pas les gens de l'intérêt d'autrui :
D'autres de leur crédit feront pour lui l'épreuve ;
Le mien sera plus neuf. Quant à l'aimable veuve...
(*Il rêve un moment.*)

SCENE XII.

SOLIGNI, DUPRÉ.

DUPRÉ *portant une table & tout ce qu'il faut pour écrire.*

(*à part.*)
IL est bon une fois !

SOLIGNI *se croyant seul.*

Il en est estimé,

Et moi, sans m'éblouir, je puis me croire aimé...
(*en souriant.*)
Nous verrons. *Il sort sans appercevoir Dupré.*

SCENE XXXI.

DUPRÉ *seul.*

IL verra ! Que le Ciel le confonde.
Mon insensible maître est pour lui seul au monde.
D'indignation, il jette la table, le papier, l'encre, &c.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mad. DE LIMEUIL, GERCOUR, LIMEUIL.

GERCOUR *derriere le Théâtre.*

MAdame, à mon neveu cette charge est promise ;
Une infidélité ne fut jamais permise.
Je lui tiendrai parole : il lui faut un état.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais ne vous flattez point d'en faire un Magistrat ;
Et daignez à mon fils accorder sa demande.

LIMEUIL.

Oui, Monsieur.

GERCOUR.

Jeune encor, que votre fils attende.

Mad. DE LIMEUIL.

Cette charge feroit son bonheur & le mien.

LIMEUIL.

Et peut m'unir à vous par un plus doux lien :
Elle me donneroit peut-être l'espérance,
Et le droit... Trop long-temps j'ai gardé le silence ;
Il faut le rompre enfin, je tombe à vos genoux.

GERCOUR.

Qu'est-ce donc que ceci ?

Mad. DE LIMEUIL.

Mais, mon fils, osez-vous
Sans mon consentement ?...



LIMEUIL.

Ma mere, on me l'enleve.

GERCOUR.

Qui? Quoi?

Mad. DE LIMEUIL.

Traitons la charge.

LIMEUIL *à sa mere.*

(*à Gercour.*) Ah, souffrez que j'acheve!
Mon cœur depuis six mois a nourri cet amour,
Et pendant son absence & depuis son retour,
Je ne puis respirer ni vivre que par elle.

GERCOUR.

Par ma niéce, j'entends.

Mad. DE LIMEUIL.

Cette audace est nouvelle.

LIMEUIL, *à sa mere.*

Ici même, à l'instant, daignez me proposer.
Julie à mon bonheur peut ne pas s'opposer.
Joignez-vous donc à moi; que Monsieur vous entende,
Le supplier. Monsieur, ma mere la demande.

Mad. DE LIMEUIL.

Je crois que mes enfans perdent l'esprit tous deux.

GERCOUR.

Pour ma niéce en secret je songe à d'autres nœuds.
Pardon; mon choix est fait, sa main presque donnée,
(*bas à l'oreille de Madame de Limeuil.*)
Et c'est à Saint-Géran que je l'ai destinée.

Mad. DE LIMEUIL, *étonnée.*

Quoi donc!

LIMEUIL *avec joie.*

A Saint-Géran!

GERCOUR.

Vous m'avez entendu;
Je ne m'en dédis pas.

LIMEUIL.

Mon espoir m'est rendu
Il aime ailleurs.

GERCOUR.

Comment!

Mad. DE LIMEUIL.

C'est ma fille qu'il aime.

GERCOUR.

Lui!

LIMEUIL.

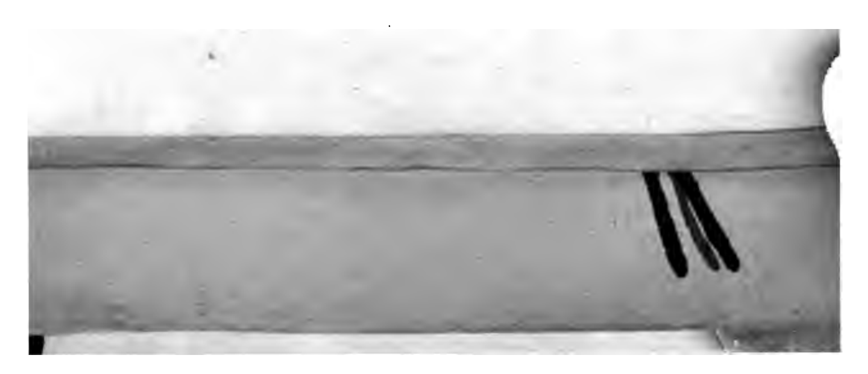
Ma sœur.

GERCOUR.

Se peut-il?

Mad. DE LIMEUIL.

Je le sais de lui-même.





GERCOUR.

Saint-Géran ! A ce point peut-on être offensé !

Mad. DE LIMEUIL.

Il est venu vers moi, timide, embarrassé,
M'a dit en bégayant quelques mots sur ma fille;
M'a parlé du bonheur d'entrer dans ma famille,
Si ce choix ne devoit honorer son ami.
Moi, vous me connoissez, je l'ai vîte affermi,
L'ai pris, mené chez elle. Il jure qu'il l'adore,
Et le jure à ses pieds, où je le crois encore.

GERCOUR.

Qu'entends-je ? ô les amis ! Quel brusque changement !
Que dira mon neveu ? Mais quoi, dans le moment,
A l'heure où ce procès est, graces à son zele,
Plaidé, jugé, gagné, devez-vous, pourroit-elle
Lui préférer... & qui !

Mad. DE LIMEUIL.

Soyons reconnoissans ;
Toutefois, s'il se peut, ne perdons pas le sens.
Sur votre charge au moins nous pourrons nous entendre.

LIMEUIL.

Serez-vous sans pitié pour l'amour le plus tendre ?

GERCOUR.

C'est une ligue ! Il est entouré d'ennemis,
Et le pauvre garçon les prend pour ses amis.
On en veut à sa charge ; on enleve sa femme ;
Et ce double complot a l'appui de Madame.
Il faut qu'il sache tout. Je dois lui dénoncer
Vous, son perfide ami.... Mais par où commencer ?
(Il sort la tête troublée.)

Mad. DE LIMEUIL.

J'appuîrai Saint-Géran de toute ma famille...
Je vous aimerois mieux ; vous, Monsieur, pour ma fille.

LIMEUIL.

Je le suis, permettez.

Mad. DE LIMEUIL.

Non... inutiles soins.
Je te défends d'aimer, ou d'épouser du moins.
Tel beau-frere, crois-moi...



SCENE II.

LIMEUIL, *est sorti.*

Mad. DE LIMEUIL *seule.*

C'Est une chose affreuse :
Je n'ai que deux enfans, (qui m'ont vu malheureuse ;)



Mon malheur n'y peut rien ; il eſt perdu pour eux,
Et le démon d'hymen les poſſede tous deux.
Maintenant voici l'autre.

SCENE III.

Mad. DE MELFON, Mad. DE LIMEUIL.

Mad. DE LIMEUIL, *l'obſervant de loin.*

A quoi ſe réſout-elle ?
Dieu, que je dois gémir de la voir auſſi belle !
(*à ſa fille.*)
Monſieur de Saint-Géran te donne un air rêveur !

Mad. DE MELFON.

Vous allez, je le vois, parler en ſa faveur.
Convenez cependant qu'il n'eſt guere excuſable ;
Et qu'un amant ſi tendre eſt un ami coupable.

Mad. DE LIMEUIL.

Il t'aime dès long-temps ; il céde à ton pouvoir.
C'eſt moi qui l'encourage & lui permet l'eſpoir.

Mad. DE MELFON.

J'ai mandé Soligni.

Mad. DE LIMEUIL.

Fort bien ; pour l'éconduire ;

Mad. DE MELFON.

Mais de ce qui ſe paſſe au moins dois-je l'inſtruire.

Mad. De LIMEUIL.

Vas-tu m'en délivrer ?

Mad. DE MELFON.

Hélas, je crains que non.

Mad. DE LIMEUIL.

Hélas, ne pourrois-tu te rendre à la raiſon ?

SCENE IV.

Mad. DE LIMEUIL, Mad. DE MELFON, SOLIGNI *dans le fond du Théâtre.*

SOLIGNI, *à part.*

C'Eſt pour m'entretenir de mon rival, je penſe.

Mad. DE LIMEUIL.

Entre de tels amis folle ! ton cœur balance ;
Et je te prêche envain contre les Solignis.

Mad. DE MELFON, *à ſa mere.*

Il vous entend.



Mad. DE LIMEUIL.

Monfieur, un moment, je finis.
S'il faut pour ton malheur que tu me contraries,
S'il eft écrit au ciel que tu te remaries,
Je te le dis encor, choifis-nous Saint-Géran.
Prefque de ton aveu, l'autre feroit tyran.

SOLIGNI *à part.*

Mon affaire va bien.

Mad. DE MELFON.

Mais, ma meré!...

Mad. DE LIMEUIL.

Prends garde:
Je m'y connois; c'eft nous que le péril regarde.

Mad. DE MELFON.

Le péril! Dois-je donc partager cet effroi?

Mad. DE LIMEUIL.

Ne pourrai-je du moins être heureufe dans toi!
Eh que ce foit bien-tôt une affaire conclue:
Donne-lui fon congé... Monfieur, je vous falue.

(*Elle fort.*)

SCENE V.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI.

SOLIGNI, *à part.*

IL faut la feconder.

Mad. DE MELFON.

Eh, bien, vous entendez,
C'eft le plus inoui de tous les procédés.
A mon cœur, à ma main...

SOLIGNI.

Un autre ofe prétendre?

Mad. DE MELFON.

Saint-Géran! la démarche a lieu de vous furprendre.

SOLIGNI.

De fon indifférence, ah je ferois furpris.
Du bonheur de vous plaire il a connu le prix.
Il vous voit, vous entend; moi-même, fans alarmes,
J'ofai l'entretenir du pouvoir de vos charmes.
Si je puis m'étonner, c'eft, à parler fans fard,
Qu'épris depuis long-temps il s'explique fi tard.

Mad. DE MELFON.

La réponfe eft flateufe on ne peut davantage.
Mais il n'ignore point qu'une promeffe engage.
Il fait nos fentimens; on le croit votre ami.

SOLIGNI.

Pour vouloir fon bonheur, eft-il mon ennemi?

Je



Je ne suis pas le seul à qui vous devez plaire :
Où l'amour a parlé, l'amitié peut se taire.

Mad. DE MELFON.

N'allez-vous pas bien-tôt, Monsieur, me proposer
De chérir ce rival, même de l'épouser ?

SOLIGNI.

Je suis moins généreux de moitié.

Mad. DE MELFON.

Qu'est ce à dire ?
Je saisis mal ces mots qu'avec un fin sourire
Vous prononcez à peine.

SOLIGNI.

Il brûle d'être à vous ;
Du sort que j'espérois il doit être jaloux :
Et, s'il ne s'agissoit ici que de moi-même....
Mais je dois craindre encor pour vous, pour ce que j'aime.
Ce seul nom de mari gâte celui d'amant.
De plus, j'ai des défauts ; & malheureusement
Je n'ai point à vos yeux eu l'art de les soustraire,
Quoique très-animé du desir de vous plaire.
Je vois qu'ils ont frappé Madame de Limeuil :
Juste ou non, sa censure afflige mon orgueil.
Saint-Géran a ses vœux : eh bien, il les mérite ;
Fortune, état, bonté, tout pour lui sollicite.
L'hommage d'un rival ne fut jamais suspect ;
Et j'ai pour Saint-Géran je ne sais quel respect ;
Je le crois né mari. Je me rendrai justice,
Madame : on ne peut faire un plus grand sacrifice ;
Je vous aime à jamais ; & ce cœur désolé
Par vos sentimens seul peut être consolé.

Mad. DE MELFON, *d'un ton très-ironique.*

Une amitié pareille est sans doute sublime ;
Le trait est d'un cœur noble & vraiment magnanime.
Rival sans jalousie, excuser Saint-Géran,
Et lui sacrifier... C'est-là presque un roman.
Il faut qu'on vous admire & qu'on vous félicite ;
Au rang des vrais amis il faut que l'on vous cite,
Monsieur.

SOLIGNI.

Je n'ai l'honneur d'être *sublime* en rien :
Votre bonheur m'est cher, & (pardonnez) le mien ;
Je les défends tous deux. Voyez nos mœurs, l'usage,
Souvent un nœud si doux n'est qu'un triste esclavage,
C'est l'oubli de l'hymen qui rend l'hymen heureux :
Et n'être plus aimé de vous...

Mad. DE MELFON.

Seroit affreux.
Mais quoi, l'amour s'éteint dès qu'il est légitime !
Il auroit des plaisirs, sans celui de l'estime !

G

Notre sexe ; Monsieur, est donc bien mal jugé.
A nos yeux la vertu n'est pas un préjugé.
Je veux que mon époux à sa femme appartienne ;
Que ses goûts soient les miens, & ma maison, la sienne.
Je saurois avec lui vivre en société ;
Les devoirs me sont chers. C'est un plan arrêté,
C'est celui du bonheur.

SOLIGNI.

N'est-ce point trop prétendre ?
Moi, je... vous ai voué l'amitié la plus tendre.
L'amitié ne connoît ni contrat, ni sermens :
Le monde à l'amitié permet bien des momens,
Les soins, les doux propos, un ton que l'on envie ;
Et cette liberté, le charme de la vie...
L'hymen a des langueurs, & de si froids desirs !
L'amitié... consolante a d'éternels plaisirs.

Mad. DE MELFON, *à part.*

Que dit-il ? Qu'entend-il ? J'aurois pû me méprendre.

SOLIGNI.

Je n'ose m'expliquer.

Mad. DE MELFON, *indignée.*

Je n'ose vous comprendre.

Elle sort.

SOLIGNI, *seul.*

Je lui parlois raison ; quel dépit ! Mais, le gout....

SCENE VI.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

AH ! je te trouve enfin, je t'ai cherché partout.
Quelle affreuse nouvelle il faut que je t'apporte !
J'en suis tout hors de moi... te sens-tu l'ame forte ?
Je m'en vais t'effrayer.

SOLIGNI.

D'où n'aît votre souci ?

GERCOUR.

Tu ne soupçonnes point ce qui se trame ici,
Pour de moindres sujets quelquefois on s'égorge;
J'ai vu, qu'en cas pareil on se coupoit la gorge.
Monsieur, je vous défends une sotte valeur,
Et n'allons pas au crime ajoûter le malheur.

SOLIGNI.

Quel crime ? quel malheur ?

GERCOUR.

Puisqu'il faut t'en instruire;



Le voici. Sur Limeuil je n'ai rien à te dire ;
Limeuil ne te doit rien au moins ; mais Saint-Géran ;
Ce sage, ce héros ; ce cœur sublime & grand !...
Ton généreux ami fait une chose infâme ;
Il ne songe à rien moins qu'à t'enlever ta femme.

SOLIGNI.

En êtes-vous bien sûr ?

GERCOUR.

Ne va pas t'emporter,
Oui. La mere est pour lui, tu ne peux en douter.

SOLIGNI.

Comment de ses soupirs a-t-on reçu l'hommage ?

GERCOUR.

Mais je ne te vois point dans un accès de rage !
Eh que te faut-il donc pour te mettre en fureur ?
Ce crime d'un ami ne te fait pas horreur ?
Hélas, je t'avois mis presque sous sa tutele.
Aussi, pour cet hymen quand j'implorois son zele ;
Mon philosophe étoit sourdement agité ;
Et son trouble perçoit sous un calme affecté.
(*à Soligni.*)
C'est qu'il couvoit dès-lors son projet détestable :
On n'a pas l'air serein avec un cœur coupable.

SOLIGNI.

Mon cher oncle, on n'a plus que ces sortes d'amis.

GERCOUR.

Eh quoi ! même à ton gré tout sera donc permis ?
Ce flegme !

SOLIGNI.

Vous m'avez défendu la colere.

GERCOUR.

Mais, bourreau, c'est donner dans un excès contraire ;
Et tu m'obéis trop. Pour qui me parles-tu ;

SOLIGNI.

Pour un ami.

GERCOUR.

Paré d'une fausse vertu,
Qui feint de te chérir, & de te trahir toi-même ;
L'appeller ton ami !

SOLIGNI.

C'est un homme qui s'aime ;
Il fait ce qu'ils font tous ; & peut-être aujourd'hui...

GERCOUR.

Ce qu'ils font tous, dis-tu ! des méchans comme lui.
A d'aussi sots propos faut-il que je réponde !
Qu'imagines-tu donc de plus coupable au monde,
Que ces gens, que ce monstre autrefois peu connu ;
Dont la vie est peut-être un forfait continu.
Qu'un être personnel ?... Tu souffres de m'entendre ;
Tu ne sais ce que c'est ; je m'en vais te l'apprendre.

L'amitié, l'amitié n'est pour eux qu'un trafic ;
Je les ai vus sourire au mot de *bien public*.
Je les ai vus s'armer d'une lâche industrie
Pour perdre le grand-homme utile à leur patrie.
D'ailleurs, pour s'enrichir, prêts à tout dévorer,
Pour s'illustrer eux-même, à tout déshonorer.
De dignités, de biens leur espérance avide
Fait des jours paternels un calcul homicide.
Point de loi, que la loi qui peut les protéger ;
Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit d'exiger :
Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagere.
Qu'on paie exactement leur rente (viagere,)
Que les Acteurs, le soir, soient toujours les meilleurs,
Que le souper soit gai : qu'importe si d'ailleurs
On meurt de faim près d'eux, si l'on trouble la terre,
Si tel Roi veut la paix, tel Ministre la guerre ?
Ils diroient, à l'aspect d'une calamité :
Périssez, j'y consens ; je suis en sûreté.

SOLIGNI.

Mon oncle, vous outrez.

GERCOUR.

Mon neveu, non.

SOLIGNI.

C'est être,
Un juge bien sévere ; & mon ami peut-être..

GERCOUR.

Encore !....

SOLIGNI.

Mon rival, si vous voulez.

GERCOUR.

Eh bien ?

SOLIGNI.

Croyez-vous qu'il n'eût rien à vous repliquer ?

GERCOUR.

Rien
Qui ne pût encor mieux servir à le confondre,
Et d'un monstre....

SOLIGNI.

Monsieur pourroit-il vous répondre,
Je ne suis point un monstre. Un monstre, dites-vous !
Apprenez que je suis ce que vous êtes tous.
Vous voulez être heureux : n'ai-je pas droit de l'être ?
Chacun, chacun ici brûle pour son bien-être,
Et le fonde souvent sur le malheur d'autrui.

GERCOUR.

Misérable, oses-tu !....

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, c'est lui,
Ce n'est pas moi qui parle : écoutons sa défense.



GERCOUR.

Tu veux !....

SOLIGNI.

Pour s'assurer cette heureuse existence,
Ce bonheur exclusif, l'un fait se prévaloir
D'une liste d'aïeux, l'autre de son pouvoir ;
L'autre met à profit & son or & ses vices.
Combien du sceau des loix couvrent leurs injustices !
Les devoirs, les vertus perdent jusqu'à leur nom,
Devenus, grace aux mœurs, de mots de mauvais ton ;
Sans vous déshonorer, vous perdez l'honneur même !
C'est, c'est le vice heureux qu'on envie & qu'on aime.
Le foible qui gémit est un être ignoré ;
Le coupable en crédit se voit presque adoré.
Comme vous dispensez le blâme & la louange !
Tout, jusques aux bienfaits, n'est jamais qu'un échange.
Et dans un tel chaos j'irois, m'oublier, moi !
Je vivrois pour autrui, quand chacun vit pour soi !

GERCOUR.

Et moi, je vous réponds, malheureux égoïste,
Il regarde le fond du Théâtre.
Monsieur de Saint-Géran, vous êtes un sophiste.
Que chacun se conduise & pense comme vous,
De la société les liens sont dissous !
Plus d'amis, plus de parens, de fils, de peres même.
(Laisse-moi l'écraser,) votre absurde systême
A tout détruit. Ces nœuds formés par nos besoins
Sont un mélange heureux de bienfaits & de soins.
Le fils rend à son pere, infirme & sans défense,
Les secours que de lui reçut sa foible enfance.
Le plus indépendant a besoin d'un appui.
Pour mieux s'aimer soi-même on doit aimer autrui ;
Et n'allez pas me croire un pédagogue austere,
Il ne sera jamais de bonheur solitaire.
Des succès de l'ami, l'ami fait être heureux :
Oui, le plaisir de l'un est celui de tous deux
Sans de tristes calculs on veut servir & plaire :
(*En mettant la main sur son cœur.*)
C'est-là que d'un bienfait est le plus doux salaire.
Le riche qui tarit les pleurs de l'indigent,
Au plus haut intérêt a placé son argent.
Croyez que l'on jouit des sacrifices même :
On fait vivre, exister, sentir dans ce qu'on aime.
(*Un silence.*)
Il ne répondra point.

SOLIGNI.

Rien de plus beau ; d'accord ;
Fantôme éblouissant que je respecte fort.
Mais ces noms, ces liens, ces chaînes que l'on vante,
Habitude, intérêt.

GERCOUR.

Ton ami m'épouvante.

SOLIGNI.

Pour ſe lier, Monſieur, a-t-on beſoin d'aimer ?

GERCOUR.

Je l'ai cru ſoixante ans.

SOLIGNI.

Pas même d'eſtimer.
» Et parmi tant d'oiſifs que chaque jour raſſemble,
» On vient ou s'amuſer ou s'ennuyer enſemble.

GERCOUR.

» Bourreau !

SOLIGNI.

» Vous connoiſſez Orphiſe & Sélicour.
» Que le plaiſir de nuire a, bien plus que l'amour,
» Unis depuis un ſiecle ; Orphiſe, peu cruelle,
» Par ſes regrets du moins au vice encor fidelle ;
» Sélicour, qui veut être & ſe croit perſiffleur,
» Qui rit du coin de l'œil au récit d'un malheur,
» Là du dénigrement habite la manie ;
» Toujours la médiſance y devient calomnie ;
» Un talent, un ſuccès n'y peut être annoncé,
» Et l'éloge jamais n'y fut même penſé :
» A peine pour les morts pardonnent-ils l'eſtime.
» C'eſt qu'il leur faut par heure au moins une victime,
» Qu'ils vivent pour blâmer, pour aiguiſer un mot,
» Qu'ils fêtent un méchant pour mieux jouir d'un ſot.
» Vous croiriez qu'on les hait ou bien qu'on les mépriſe ;

GERCOUR.

» Il en eſt quelque choſe.

SOLIGNI.

» Et cependant, Orphiſe
» Voit Sélicour content, le voit preſque applaudi ;
» On eſt de leurs ſoupers ; ils ont un Mercredi.

GERCOUR.

» Et tu prétends ?...

SOLIGNI.

Le monde eſt une arene immenſe ;
Une lutte finit, une autre recommence.
Sous des dehors polis les hommes acharnés
L'un de l'autre partout ſemblent ennemis-nés.
O combien j'ai d'amis très-diſpoſés ſans ceſſe
A ſuborner ma femme & même ma maîtreſſe !
Et j'aurois la bonté de reſpector la leur !
Il faut être opprimé, ſi l'on n'eſt oppreſſeur.
C'eſt à titre de ſot que j'aurois votre eſtime :
Meſſieurs, je vous raſſemble, & voilà tout mon crime.

GERCOUR, *le ſaiſiſſant avec colere à la gorge.*

Monſieur de Saint-Géran, votre ſeul intérêt....

SOLIGNI.

Mon oncle, doucement, doucement s'il vous plaît :
Je crois que m'étouffer ce n'est pas lui répondre.

GERCOUR.

Je le hais, je le hais, & je veux le confondre.
Oser calomnier le genre humain chez moi !
Je te réponds....

SOLIGNI.

A lui.

GERCOUR.

Je lui réponds, à toi,
Que même dans Paris, même au siecle où nous sommes,
Cet odieux portrait n'est pas celui des hommes.
C'est celui d'un troupeau de vices infecté,
Par ses complices même en secret détesté,
Erigeant, pour ne pas se mépriser eux-même,
Quelques abus en regle, & le vice en systême ;
Croyant que les succès dispensent de l'honneur,
Et non moins qu'aux vertus étrangers au bonheur.
Nos principes, Messieurs, sont différens des vôtres :
Toujours notre intérêt tient à celui des autres.
Trop souvent, je le sais, nos droits sont combattus ;
Mais ce choc est inutile ; il en naît des vertus.
Et si d'une injustice on me rend la victime,
Je n'ai point & la honte & le remords du crime :
Je rentre dans mon cœur, & je suis consolé.

SOLIGNI.

Ne pourroit-on vous dire ?....

GERCOUR.

Il n'a que trop parlé ;
(Il se laisse tomber dans un fauteuil.)
Qu'il se taise. Tu fais le rival magnanime ;
Tu veux être admiré. Le zele qui t'anime
Ne me plaît nullement, & n'est pas naturel ;
J'aime qu'on soit blessé d'un procédé cruel.
Concluons. Il nous faut, sans tarder davantage,
Assurer ton état, ton sort, ton mariage,
Rompre tous ces complots : tu le peux ; je le doi.
Et ma charge d'abord ne dépend que de moi.
Mon enfant, vingt Limeuils, aidés d'autant de meres,
Emploîroient vainement les larmes, les prieres,
Pour te l'ôter ; ainsi sois calme là-dessus.
(Il se leve.)
Madame de Melson, qui t'intéresse plus...
Vole à ses pieds. Je sens que je suis hors d'haleine...
(Il retombe.)
Il ne me faudroit pas encor pareille scene.
Appelle-moi Dupré. Ce Saint-Géran !

SOLIGNI.

Dupré !

SCENE VIII.

GERCOUR, SOLIGNI, DUPRÉ.

GERCOUR, *continuant d'un air accablé.*

A Propos, j'oubliois... j'ai l'esprit égaré...
Notre jeune Limeuil ne veut-il pas encore
Et ma charge & ta sœur!

SOLIGNI.

Ma sœur!

GERCOUR.

Oui, qu'il adore.

SOLIGNI, *très-étonné.*

Sans doute il ne sait pas qu'elle est prête à partir?

GERCOUR, *se levant.*

A ce départ fâcheux, tu m'as fait consentir:
Ce départ, ce rival, & cet affreux systême
M'ont si fort excédé... ma foiblesse est extrême.
Soutiens-moi.

(*Il sort appuyé sur Dupré.*)

SOLIGNI, *l'accompagne.*

SCENE IX.

SOLIGNI, *seul.*

Quoi, Limeuil!.. je n'ai rien soupçonné,
Rien vu; mais dans quel piége, ô Ciel, ai-je donné!
J'ai servi son amour!... Ce départ nécessaire
Est arrêté du moins; la lettre de ma mere
Le décide, & bientôt...

SCENE X.

JULIE, SOLIGNI.

JULIE, *effrayée.*

Que, s'est-il donc passé?
Mon oncle... à son aspect tout mon sang s'est glacé.
Je viens de le revoir chancelant, hors d'haleine,
Et son œil égaré me reconnoît à peine.



SCENE XI.

JULIE, SOLIGNI, DUPRÉ.

DUPRÉ, *accourant.*

Monsieur, votre oncle est mal, très-mal.

JULIE, *criant.*

Un Médecin ;

(*Elle sort.*)

SOLIGNI, *d'un ton bas & ferme.*

Un Notaire. (*Il sort.*)

DUPRÉ, *seul.*

Cet homme a-t-il un cœur d'airain ?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LIMEUIL, Madame DE MELFON LIMEUIL.

LIMEUIL.

Ah, près de lui, ma mere, il falloit voir sa niece ;
Vous auriez admiré l'excès de sa tendresse,
Celui de sa douleur, sa paleur, son regard ;
Comme elle s'empressoit près de ce bon vieillard,
Tremblante, & quelquefois de frayeur immobile !

Mad. DE LIMEUIL.

Le Soligni, je gage, étoit, lui, fort tranquille ?

LIMEUIL.

J'ai vu couler des pleurs de ses yeux attendris.

Mad. DE MELFON.

Il pleuroit ?

LIMEUIL.

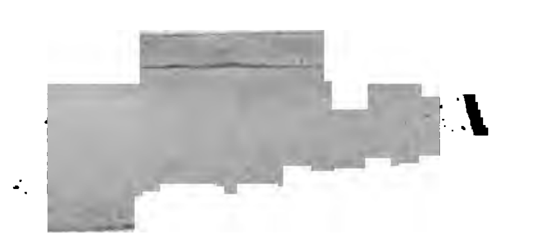
C'étoit elle. On entendoit ses cris ;
La tête enfin perdue, & respirant à peine....

Mad. DE LIMEUIL.

Soligni sûrement avoit toute la sienne ?

LIMEUIL.

Elle tenoit son oncle embrassé, lui parloit,
D'une voix déchirante autour d'elle appelloit.



SCENE II.

SOLIGNI, *un* MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

EH bien ?

SOLIGNI.

Nous ſommes ſeuls : éclairciſſez-moi vite ;
Docteur. cet accident..?

LE MÉDECIN.

Ne peut avoir de ſuite.

SOLIGNI.

Ne me flattez-vous pas ?

LE MÉDECIN.

Eh ! non raſſurez vous.
Quatre gouttes d'éther.

SOLIGNI.

Je lui trouve, entre nous,
Le teint plombé, l'œil terne : expliquons-nous enſemble ;
Et, ne vous trompez pas ; il eſt mal, ce me ſemble.

LE MÉDECIN.

Il eſt bien.

SOLIGNI.

Vous craignez d'être déſeſpérans ;
Vous autres Médecins ; vous flattez les parens.
Soyez dur, s'il le faut.

LE MÉDECIN.

Votre oncle, je parie,
Vous rapporte des eaux cinq, dix, quinze ans de vie ;
Je ne ſais pas combien. C'eſt un homme de feu :
Qu'on ne l'irrite pas, & j'en réponds. Adieu.

SOLIGNI.

Vous voulez raſſurer ma tendreſſe inquiette.
Son aſthme..

LE MÉDECIN.

Il touſſe peu.

SOLIGNI.

Sa voix...

LE MÉDECIN.

Beaucoup plus nette.

SOLIGNI.

Mais de ſa ſciatique il eſt fort tourmenté.

LE MÉDECIN.

Avec la ſciatique on vit l'éternité.
Il a bon teint, bon œil, bon ſens, bonne mémoire ;
Je ne vous flatte point, & vous pouvez me croire.
Que diable, voulez-vous me faire dire enfin



Que votre oncle mourra dans deux jours ou demain ?
(*Il sort.*)

SCENE III.

SOLIGNI *seul.*
(*Il rêve & se promene*)

CET homme a le ton brusque. Un testament à faire..

SCENE IV.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN *avec transport, un prpier à la main.*

HEUREUX qui t'intéresse au succès d'une affaire!

SOLIGNI.

Qu'est-ce donc ?

SAINT-GERAN.

Mon brevet; & je dois m'excuser :
J'ai cru que mon ami vouloit me refuser,
Ou mollement agir, me faire encore attendre ;
Et ton cœur généreux cherchoit à me surprendre.

SOLIGNI.

Ma foi, je n'ai rien fait. Laissons cela.

SAINT-GERAN.

Pardon :
Qui n'auroit, à ma place, eu le même soupçon!
Si tu viens de parler ou d'écrire de même
Pour ce pauvre Dupré, qui se plaint, mais qui t'aime,
Comme il te bénira!

SOLIGNI.

Point du tout.

SAINT-GERAN.

Tu comprends,
Qu'il doit pleurer de joie auprès de ses enfans.
(*Soligni montre de l'impatience.*)

SAINT-GERAN.

A mes remercimens eh pourquoi te soustraire,
Entre nous, tu parois d'un froid qui désespere...

SCENE V.

Mad. DELIMEUIL, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

Mad. DE LIMEUIL.

JE vous cherche, Monsieur, pour vous féliciter:
Vous pouvez donc enfin ne plus solliciter.

SAINT-GERAN à (*Mad. de Limeuil.*)

On n'agit point, Madame, avec plus de noblesse.

Mad. DE LIMEUIL.

Ah, vous exagerez! votre délicatesse
Met trop de prix...

SAINT-GERAN.

Mais non; daignez en convenir.
Quoi, presqu'à mon insu me le faire obtenir,
L'avoir sollicité sans étaler son zele,
Traiter un tel objet comme une bagatelle,
Le procédé, Madame, est rare; & je le sens.

Mad. DE LIMEUIL.

Vous avez le défaut des cœurs reconnoissans.

SAINT-GERAN.

Peu de gens savent l'art de rendre un bon office.
Annoncer, quelque fois c'est gâter un service:
Celui qui peut surprendre est toujours plus flatteur.

SOLIGNI (*à part.*)

Il me feroit haïr la bonté de son cœur.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais vous embellissez ce qui ne sauroit l'être.

SOLIGNI (*bas.*)

Laissons cela, te dis-je.

Mad. DE LIMEUIL.

Ayant à reconnoître
Vos soins pour ce procès, (plus de déguisement;)
J'ai dû de mon côté pour votre Régiment
Parler à mes amis: j'aime que l'on s'acquitte;
Et ma fille avec vous n'est pas tout-à-fait quitte.

SAINT-GERAN *très-étonné à Soligni.*

Ce n'est donc pas à vous que je devois..!

SOLIGNI.

Plus bas.
Je me tue à le dire, & tu ne m'entends pas.

SAINT-GERAN.

Madame, c'est à vous..!



SCENE VI.

Les mêmes, Mad. DE MELFON, GERCOUR *appuyé sur* JULIE *& sur* LIMEUIL.

GERCOUR *à sa niéce.*

QUE ton cœur se rassure ;
Je suis mieux, beaucoup mieux.
à (Soligni qu'il apperçoit.)
Pour toi, je t'en conjure ;
Contre les sens commun ne va plus differer :
Tes faux raisonnemens ont faillit me couter...
(appercevant Saint-Géran.)
Ou les vôtres, Monsieur.

SAINT-GERAN.

Les miens! Daignez m'apprendre...

GERCOUR.

A vous revoir ici je n'ai pas dû m'attendre.

SOLIGNI, *(à part.)*

Autre incident fâcheux !

SAINT-GERAN.

J'ai cru pouvoir agir.
Comme j'ai fait, Monsieur je n'ai point à rougir.

GERCOUR.

Mais, par réflexion, je le crois : cela même
Quadre le mieux du monde avec ce beau systême
Que très-éloquemment on m'a développé.
C'est de soi, de soi seul qu'il faut être occupé.
Oui, la société n'est qu'une arène immense...
à Soligni, qui le supplie par signes, de ne point éclater.
Il vous sied bien mon neveu, d'avoir de l'indulgence ;
Vous êtes l'offensé.

SAINT-GERAN.

Mais, Monsieur...

GERCOUR.

(Aujourd'hui.)
On fonde son bonheur sur le malheur d'autrui.
Au reste, c'est parler, c'est agir à merveille ;
Vous êtes conséquent.

SAINT-GERAN.

D'une énigme pareille
Oserois-je, Messieurs, vous demander le mot ?

GERCOUR.

A l'insu d'un ami, tramer un noir complot,
Du plus sensible coup vouloir percer son ame,
Lui ravir, si l'on peut, sa maîtresse & sa femme...


DATE DUE
STANFORD UNIVERSITY
STANFORD, CALIF
94305

SAINT GERAN.

Monfieur de Soligni, parlez préfentement.

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, en effet, cet éclairciffement
Eft pénible pour vous, pour lui, pour moi peut-être.

Mad. DE LIMEUIL.

Oui, vous avez raifon; je penfe qu'il doit l'être.

SOLIGNI.

Vous traitez mon rival avec trop de rigueur,
Et, je le connois mieux, je réponds de fon cœur.

SAINT-GERAN.

Eft-ce donc-là, Monfieur, ce que j'ai droit d'attendre?
Je n'aurois pas voulu contre vous me défendre;
Vous m'y forcez.

Mad DE MELFON.

Comment!

GERCOUR.

Quoi!

JULIE.

Je tremble.

Mad. DE LIMEUIL.

Ecoutons.

SAINT-GERAN.

J'aime, j'aime, il eft vrai, Madame de Melfon;
Oui; mais un tel aveu n'a rien dont je rougiffe.
Long-temps je m'impofai le plus grand facrifice,
Celui de mon amour: ne pouvant l'étouffer,
Peut-être ai-je fait plus, j'en ai fû triompher.
De tout ce que je dis ma parole eft le gage:
(*montrant Limeuil.*)
Monfieur peut cependant me rendre témoignage;
Je révele un fecret qui lui fut confié;
Il fait que j'immolois l'amour à l'amitié.
(*à Gercour.*)
Honoré malgré moi de votre confiance,
Croyez que je n'ai point trahi votre efpérance.
Quand à ce beau fyftême & ces raifonnemens,
Ils ne s'accordent guere avec mes fentimens.
Autant que l'amour même enfin l'honneur m'anime;
Et je puis réclamer mes droits à votre eftime.

GERCOUR *faifi d'étonnement.*

Quel foupçon! A ce point j'aurois pu m'abufer?

Mad. DE MELFON.

Qu'entends-je!

Mad. DE LIMEUIL.

A cet hymen ofant fe refufer...
Eût-il encor voulu... rompre fon mariage?
(*à part.*) (*à fa fille.*)
Le trait feroit plaifant! Tu changes de vifage!
(*à Saint-Géran.*)

Vous



Vous auroit-il permis ou prié, comme ami,
De demander Madame, & d'épouser... pour lui ?...
Ils se taisent tous deux.

Mad. DE MELFON.

Ciel !

GERCOUR.

Quel coup de lumiere !

Mad. DE LIMEUIL *à demi-voix.*

Je n'ai rien de pareil à citer sur leur pere.

Mad. DE MELFON.

Présente sa main à Saint-Géran qui l'accepte.

Mad. DE LIMEUIL.

Le dépit à la fin lui rend le sens commun.

GERCOUR *désolé.*

Près d'elle, près de vous j'osois être importun...
à Soligni, avec un cri de douleur.
Tu ne peux rien aimer ! Et moi-même...

JULIE.

Ah, mon frere
S'intéresse à vos jours autant qu'à ceux d'un pere.

GERCOUR.

J'en doute.

JULIE.

Avec un mot vous serez détrompé.

GERCOUR *de la main lui impose silence.*

JULIE.

D'une charge pénible il vous voit occupé.

GERCOUR. *très-attentif.*

Eh bien ?

JULIE.

Eh bien, son cœur, sa tendre inquiétude
Pour vous d'un long travail redoutoit l'habitude...,

SOLIGNI *à part, effrayé.*

Avec son innocence elle va m'égorger.

GERCOUR *vivement à Julie.*

Il a de ce fardeau voulu me soulager ?

JULIE.

à Limeuil qui lui fait signe de ne rien dire.
Point de signes, Monsieur, non, non, plus de mysteres
Ce n'est pas vous trahir que d'excuser mon frere.
(*à son oncle.*)
Sa tendresse pour vous vient de persuader,
De résoudre Monsieur...
Elle hésite, voyant que Limeuil continue.

GERCOUR.

A me la demander ?

SAINT-GERAN, *à part.*

Dieux !

JULIE, *à part.*

Je n'ose achever ; j'en ai trop dit peut-être.

Mad. DE MELFON, *à part*,
Et tout fe réunit pour le perdre.

GERCOUR.

Le traître !
Je vois de fes projets la fombre profondeur.
Ce grand empreflement d'éloigner votre fœur,
Ce départ fi fubit, jugé fi néceffaire,
La lettre, (Que fait-on !) le ftile de fa mere...

SOLIGNI.

Que me reprochez-vous : & pourquoi me noircir !
C'eft à vous rendre heureux que j'ai fû réuffir ;
Le bonheur de chacun eft ici mon ouvrage.
Vous, Madame, Limeuil, Saint-Géran...

GERCOUR.

Etalage.
Qui ne me féduit point.

SOLIGNI.

Mais daignez voir...

GERCOUR.

Je voi.
Qu'en tout ceci, pervers, tu n'as penfé qu'à toi.



SCENE VII.

Les mêmes, DUPRÉ, *un* NOTAIRE.

Dupré accourant, montre à Soligni le Notaire.

SOLIGNI *effrayé*.

PARTEZ, dérobez-vous.

GERCOUR.

J'apperçois mon Notaire.

LE NOTAIRE *à Soligni.*

Mais en effet ici je ne vois rien à faire.

GERCOUR.

Eh, qui vous a mandé ?

Mad. DE LIMEUIL (*bas à fa fille.*)

Je divine aifément.

LE NOTAIRE.

(*regardant Gercour, à Soligni.*)
Mais, avant de fortir, je vous fais compliment :
Le feu de la fanté l'anime & le colore.

GERCOUR.

C'eft donc un teftament qu'il te falloit encore !
Tu feras fatisfait, & je vais le dicter.

Gercour préfente au Notaire étonné une table & du papier.

JULIE.

Qu'eft-ce donc !





SAINT-GERAN *alarmé.*

Quoi, Monfieur.

Mad. DE MELFON.

Qu'ofez-vous projetter ?

GERCOUR.

Ha, c'eft donc *lui qui parle* & *lui qui continue*?

SOLIGNI.

Que va-t-il faire ?

GERCOUR.

Allons; je nomme;

LE NOTAIRE.

J'inftitue,

GERCOUR.

Je fais ma légataire; oui, monfieur, écrivez,
Ma niece, mon enfant; fes noms, vous les favez.
Cet Hôtel, à ma niece.

JULIE.

Eh mon oncle, de grace,

SOLIGNI.

J'excufois un ami :

GERCOUR.

Ma charge t'embarraffe...
Tu veux n'être que toi! cette charge eft ta dot,
Je la donne à Limeuil.

JULIE.

Pouvez-vous...

GERCOUR.

Ne dis mot.
Je fuis fur cet hymen très-loin de te contraindre :
Mais je fai qu'il t'adore, & tu n'es point à plaindre.

SOLIGNI.

Daignez m'entendre au moins.

SAINT-GERAN.

Quel excès de rigueur!

LE NOTAIRE.

Chaque faute du frere eft un legs pour la fœur.

JULIE.

Je ne puis accepter vos dons.

Mad. DE LIMEUIL (*à fon fils.*)

Elle m'enchante.

GERCOUR.

Je voulois te donner une femme charmante,
Et tu vas t'intriguer, pour jouer à la fois
Une mere, fa fille, un ami, ta fœur, moi.
Ecrivez, écrivez.

LE NOTAIRE.

Mais, Monfieur, la colere...

JULIE *fe jettant aux pieds de Gercour.*

Vous rend, j'ofe le dire, injufte pour mon frere.

GERCOUR.

Tu m'obstines. Vaisselle, argent comptant, papier,
Livres, bronzes, tableaux, tout mon mobilier :
Tout, tout, tout à ma niece. Et leve toi ; ta mere
Peut venir à Paris, tu ne pars plus.

JULIE.

Mon frere.

LIMEUIL.

Un neveu.

SAINT-GERAN.

Mon ami.

LE NOTAIRE.

Le public.

GERCOUR.

Vains discours.
Deux mille écus de rente au fléau de mes jours.
Ah ! je signe en pleurant : cet ingrat le mérite,
Et c'est lui, malgré moi, lui qui se dèshérite.
Viens, ma niece. Limeuil, vous m'avez entendu,
Et je perds un neveu... qui me sera rendu.
(*à demi voix.*)
Je la déciderai ; comptez sur ma promesse.
Tous s'en vont, excepté Soligni qui reste seul.

SCENE VIII.

SOLIGNI *sur le devant du Théâtre*, JULIE, SAINT-GERAN.

SOLIGNI *à lui-même.*

Perdre tout en un jour, fortune, ami, maîtresse,
Oncle, sœur & valet ! Suis-je assez malheureux ?

JULIE *quittant la main de Limeuil, & revenant vers son frere.*

Mon frere.

SAINT-GERAN *quittant la main de Mad. de Melson, & revenant vers Soligni.*

Soligni.

JULIE.

Nous vous restons tous deux.

SAINT-GERAN.

Oui.

JULIE.

N'appréhendez pas que je vous abandonne.

SOLIGNI *après un silence.*

A celui qui n'a rien, il ne reste personne.
Il s'en va. Julie & Saint-Géran se regarde d'un air triste.

FIN.







Th Andlau

